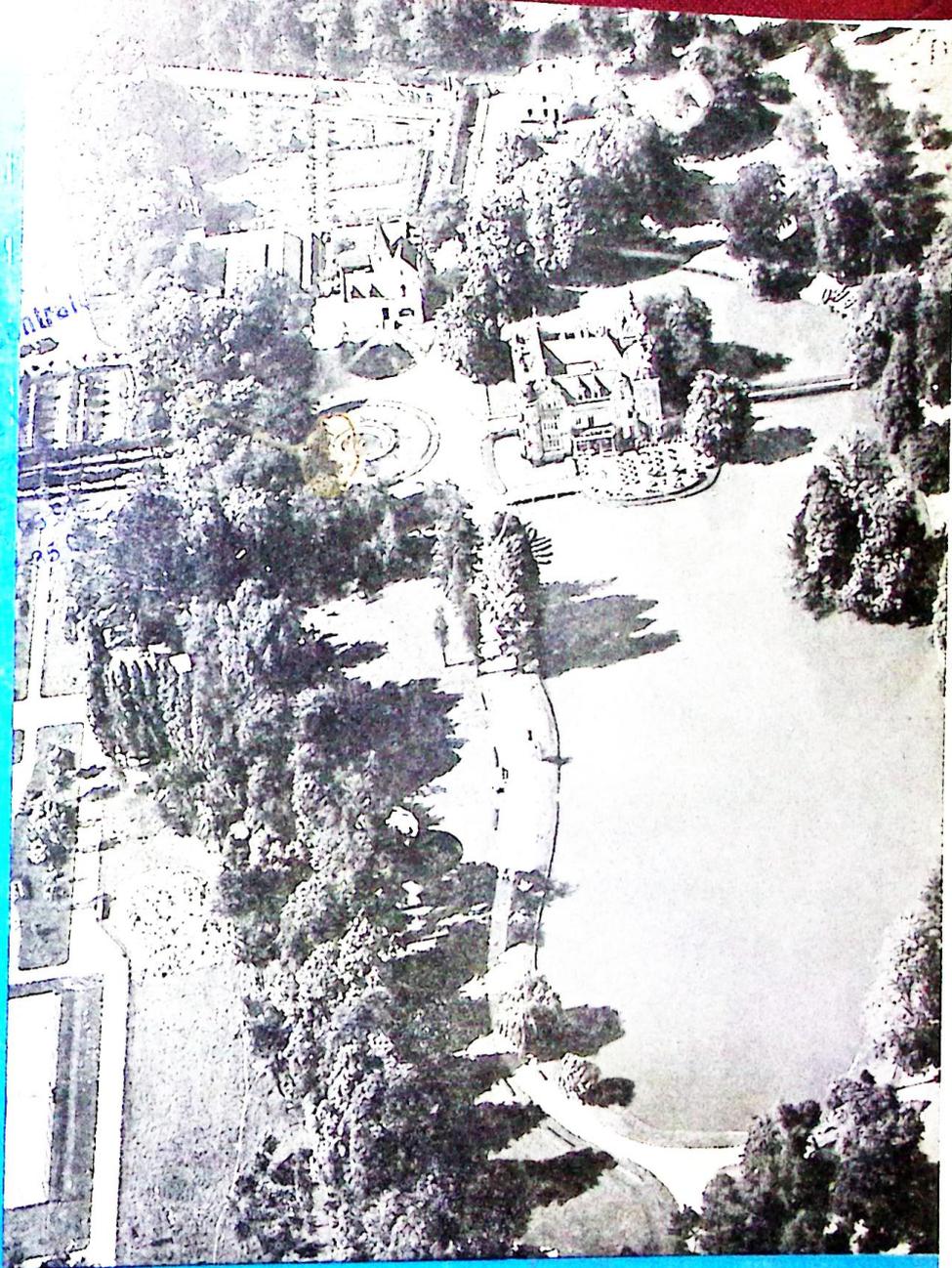


64/40

Octobre 1964

N° 10

m e n s u e l



# Brabant

*Tourisme.*



*Fleurs  
et Fruits  
du Brabant*

*L'inauguration  
officielle de  
l'exposition à  
l'Office Provincial  
des « Métiers d'Art »  
en Brabant.*

*Un aspect de  
la cordiale  
réception  
qui suivit.*

*(Photos :  
Les Frères Haine.)*

*Voyez notre compte  
rendu page 25.*



## Fédération Touristique la Province

Brabant

SAINT-JEAN

BRUXELLES 1

07 50

NUMERO : 10 F

ATION : 80 F

ANGER : 100 F

3857.76

aux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- Nos conférences d'hiver..., par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Plaques commémoratives à Bruxelles, par Geneviève C. Hemeleers ... p. 2
- Bruxelles à cheval, par H. P. Henri-Jaspar ... p. 6
- Où la guerre de succession du Duché de Brabant eut-elle lieu?, par C. Derie du Bruncquez ... p. 9
- Gloire historique du Domaine de Huizingen, par Jean de Savignac ... p. 13
- Incourt, la Miraculeuse, par Joseph Delmelle ... p. 16
- Le Centre Culturel d'intérêt local de Arlemont, par P. Dewalshens ... p. 19
- En Kayak sur la Senne, par Marcel Robert ... p. 20
- « Fleurs et fruits du Brabant » p. 24
- Réflexions autour d'un socle, par Georges Dopagne ... p. 26
- Le Musée de la Dynastie, par E. Op De Beeck ... p. 30
- Rode-Ste-Agathe la rustique, par Jean Cette ... p. 34

vue affiliée à l'Association des Journaux  
riodiques Belges et Etrangers. Les articles  
nt publiés sous la seule responsabilité de  
ars auteurs. Ceux non insérés ne sont pas  
ndus.

#### NOTRE COUVERTURE :

le Domaine de Huizingen vu de haut.  
re « Gloire historique du Domaine » en  
page 13.

19-05-1993

## Nos Conférences d'Hiver...

Bibliothèque Publique Centrale  
de la  
Communauté Française 8 W  
Place Aitor Ter 1  
1000 - NIVELE  
Tél. (067) 21 95 51  
Fax (067) 21 35 07

Or donc pour la seizième année consécutive — Fugit Tempus! — la Fédération touristique du Brabant vous convie, l'hiver maussade propice à ce genre de manifestations culturelles... et touristiques par l'image étant revenu, à nous faire visite en nos locaux pour y entendre une série de conférenciers choisis parmi les meilleurs.

Cette année, afin de répondre aux désirs de pas mal de nos membres, nous avons innové un tant soit peu dans l'élaboration de notre cycle, en ce sens que son programme constitue un ensemble ne comportant plus, comme par le passé, un nombre égal de « Midis du Tourisme » et de « Soirées du Tourisme ».

Vous y retrouverez les conférenciers que vous aimez écouter, qui vous apporteront, avec spontanéité, foi, émotion, un peu de leur savoir, de leur érudition. Ils vous communiqueront, vous feront même partager les joies qu'ils ont éprouvées en découvrant tels sites, tels paysages, telles beautés touristiques. Par la puissance du verbe, par le miracle de l'image ils vous distrairont, vous subjugueraient, soit le midi, soit le soir, en fonction de la longueur de leur exposé.

Ainsi, les auditeurs, pressés par le temps et les exigences de la vie quotidienne, ne devront plus, à l'heure de midi, nous quitter avant que soit terminée la conférence qui a été limitée à une durée d'une heure, tandis qu'en soirée, ils pourront, non sans agrément, écouter des exposés un tantinet plus longs.

Selon le programme, publié en page 37 de notre revue, les conférences du midi seront précédées d'un buffet, ouvert à 12 heures où tout un chacun, s'il le désire, pourra se faire servir une légère collation. Par contre, il n'a été prévu aucun buffet pour les conférences du soir; l'heure choisie, 20 heures, permettra à chacun de prendre toutes dispositions utiles à ce propos.

Les sujets qui seront traités au cours du nouveau cycle, choisi avec soin, ne manqueront pas, nous en sommes quasi certains, de plaire à tous. Mais le succès de nos conférences dépend surtout de vous, amis lecteurs. Venez-y nombreux et — un petit conseil, en passant! — faites-le en compagnie d'amis. Ils en seront enchantés.

Quant à nous, nous vous promettons, si la chose s'avère réalisable, de tenter de faire mieux encore dans l'avenir.

Au 19 octobre donc. Nos charmantes et dévouées hôtesse, sourire aux lèvres, vous attendent aux douze coups de midi.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

# Plaques Commémoratives à Bruxelles?

UNE curiosité m'a prise : la recherche et l'explication des plaques commémoratives disséminées dans BRUXELLES à des emplacements vers lesquels, le plus souvent, on ne lève pas les yeux, soit par distraction, manque de temps ou ignorance.

Voyons ensemble.

Sur une maison, à hauteur du 1<sup>er</sup> étage, au n° 57, rue Keyenveld (XL) :

« Ici naquit, le 12 février 1874, l'architecte français Auguste PERRET, Membre de l'Institut, qui, le premier, donna un style architectural à l'emploi du béton armé. »

A l'initiative de la SOCIÉTÉ BELGE DES URBANISTES ET ARCHITECTES MODERNISTES. — Posé en 1950 —

Des raisons politiques implantèrent la famille PERRET en Belgique. Le père d'Auguste PERRET, fonda, à Ixelles, une affaire de travaux publics. Cet ardent républicain travailla, notamment, à l'embellissement du château royal de Laeken... Au moment de l'amnistie de 1880 le ménage et les 3 fils regagnèrent la France. Père et fils travaillaient en équipe. Auguste n'acheva ni son baccalauréat, ni ses études d'architecture, ni les épreuves du Prix de Rome, bien que ses maîtres l'y conviaient : il y avait trop de travail à la maison. Le Casino de SAINT-MALO fut la première œuvre importante de l'équipe. Auguste PERRET y utilisa, pour la première fois, le béton armé réservé jusqu'alors aux ouvrages d'art; puis ce fut la propre demeure familiale conçue sur un plan inconnu et s'élevant à 9 étages; ensuite le garage de la rue de Ponthieu à Paris où la façade, en béton, apparut sans revêtement, ce qui ne s'était

jamais vu. D'autres suivirent. L'impulsion était donnée : l'ère du béton s'ouvrait.

Sur le mur du MUSEE INSTRUMENTAL, 30, rue de la Régence, une plaque de bronze porte le profil de Charles Quint et l'inscription :

« Ici s'élevait jusqu'en 1872 l'hôtel des princes de La Tour et Tassis à proximité duquel François de Tassis organisa, en 1516, le premier service de la poste internationale. »

Ce service postal se faisait à franc étrier. Le long de la route, des relais étaient installés où le courrier changeait de cheval.

Dès 1520, la poste moderne était officiellement créée par le serment que Charles Quint reçut de Jean-Baptiste de La Tour et Tassis (neveu de François), le Grand Maître des postes de l'Empire.

De 1516 à 1795, date de la réunion de nos provinces à la France, la maison de TOUR ET TASSIS (orthographe de des Marez) a possédé, à titre héréditaire, le monopole des postes dans nos provinces.

Ensuite, cette réunion étant intervenue, l'Administration des postes fut confiée à des fonctionnaires. Le 16 janvier 1814, les grandes Puissances passèrent à Francfort une convention avec le prince Charles-Alexandre de Tour et Tassis concédant à sa maison l'administration provisoire des postes de la rive gauche du Rhin. Le Prince fut réintégré dans la dignité et les privilèges de Général héréditaire des Postes de Belgique. Mais, en mars 1815, Guillaume d'Orange-Nassau, souverain des Pays-Bas, prit possession de toutes les postes de Belgique qui — depuis — sont restées sous la direction de l'Etat.

Dans le transept gauche de l'église N.-D. du Sablon (en face du MUSEE INSTRUMENTAL), se trouve la superbe chapelle sépulcrale de la famille des Tour et Tassis, dont la devise est « PERPETUA FIDE ». Une première chapelle à Ste-Ursule fut érigée par François, mort en 1518. Elle fut remplacée au XVII<sup>e</sup> siècle, par la volonté de Lamoral II, comte de Tour et Tassis. Actuellement, elle renferme les restes mortels de 19 princes et princesses de cette Maison.



A l'angle de l'Hôtel de Belle-Vue, place Royale (ancienne place des Bailles), la Ville a fait placer une dalle murale portant les 4 points cardinaux, un plan et les mots :

« Ici s'élevait le palais des ducs de Brabant. Construit vers 1200. Détruit par un incendie le 3.2.1731. »

L'ancienne Cour (comme on disait alors), ou palais des ducs de Brabant (précédée de la place des Bailles, du nom des clôtures la ceinturant à l'époque), occupait un vaste terrain au nord de la place actuelle. Ce palais, bâti de 1190 à 1235 sous le règne de Henri I<sup>er</sup>, duc de Brabant, agrandi et embelli continuellement, vit, pendant des siècles, les fastes royaux : les ducs, puis Philippe-le-Bon, Charles Quint, Marguerite de Parme, Albert et Isabelle. Un terrible incendie le détruisit complètement dans la nuit du 3 au 4 février 1731. Les ruines demeurèrent jusqu'en 1769, époque à laquelle on décida de déblayer la place des Bailles pour la transformer en esplanade. De 1772 à 1774 on discuta; puis un accord fut conclu entre le Gouvernement, la Ville, les Abbayes, des nobles, des particuliers, la Loterie impériale et royale, tous pourvoyeurs des fonds nécessaires : il fallait réussir quelque chose qui honorât le Gouverneur général, Charles de Lorraine.

L'architecte français Barré elabora le plan de la place Royale. Son exécution comporta quelques légères modifications de détail dans la décoration. Barnabé Guimard, français d'origine, eut également son rôle dans la conception et l'exécution de la nouvelle place.

L'actuel Hôtel de Belle-Vue fut édifié, à cette époque, par Philippe de Proft dans le but d'y ouvrir une hôtellerie où il se ruina. Des souverains et des diplomates y habitèrent, notamment durant la période allant de 1814 à 1815. Pendant les cent jours, le

prince de Condé y fit un séjour. Léopold II l'engloba dans le palais royal. Il servit de résidence à la princesse Clémentine et, par la suite, au roi Léopold III et à la reine Astrid alors qu'ils n'étaient encore que duc et duchesse de Brabant. Actuellement, il sert de dépendance au palais royal.

Sur un bel immeuble, au n° 41, boulevard du Régent, on peut voir une plaque :

« Ici vécut et mourut le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, illustre érudit (1836 - 1907). »

Ce belge, mécène original, infiniment lettré, légua à l'Institut de France, une collection de manuscrits et de livres d'une incommensurable richesse. L'Institut, chargé de conserver expressément la totalité de ces trésors, fut contraint d'acheter à Chantilly un hôtel de maître afin de les y loger.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul légua en même temps à l'Institut son hôtel particulier, mentionné ci-dessus. Il fut vendu au gouvernement français qui y installa la Légation de France, où elle siège toujours.

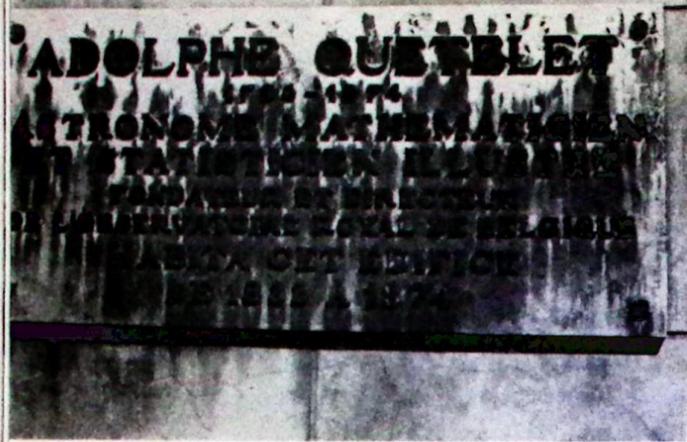
A l'entrée du MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, installé au centre du petit square Frick, bd Bischoffsheim, une plaque noire annonce :

« Adolphe QUETELET (1796-1874), astronome mathématicien et statisticien illustre, fondateur et Directeur de l'Observatoire royal de Belgique, habita cet édifice de 1832 à 1874. »

Lambert-Ad.-Jacques QUETELET, né à Gand, mort à Bruxelles, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, à qui l'on doit de remarquables recherches sur l'optique.

L'histoire de l'Observatoire est la suivante. Projeté dès 1823, un Arrêté royal de juin 1826 en autorisa la construction d'après les plans de l'architecte PAYEN. Le bâtiment du boulevard Bischoffsheim était sur le point d'être achevé quand éclata la Révolution de 1830. Il servit de redoute aux patriotes et fut endommagé. Restauré en 1831, l'Observatoire fut enfin ouvert pour être abandonné, beaucoup plus tard, après la construction du nouvel Observatoire d'Uccle (avenue Circulaire), bâti, de 1883 à 1891, au centre d'un parc circulaire de 400 m de diamètre et de 12 ha. Actuellement, un projet est à l'étude : l'établissement d'un nouvel Observatoire





agrandi, situé à l'écart du bruit et des lumières de la ville tentaculaire (en Ardenne, peut-être ?...).

Passant devant la *Maison du Roi, Grand-Place*, on remarque sur le pilier, à gauche de l'entrée, une plaque :

« Devant cet édifice furent décapités le 5 juin 1568 les comtes d'Egmont et de Hornes, victimes du despotisme et de l'intolérance de Philippe II. »

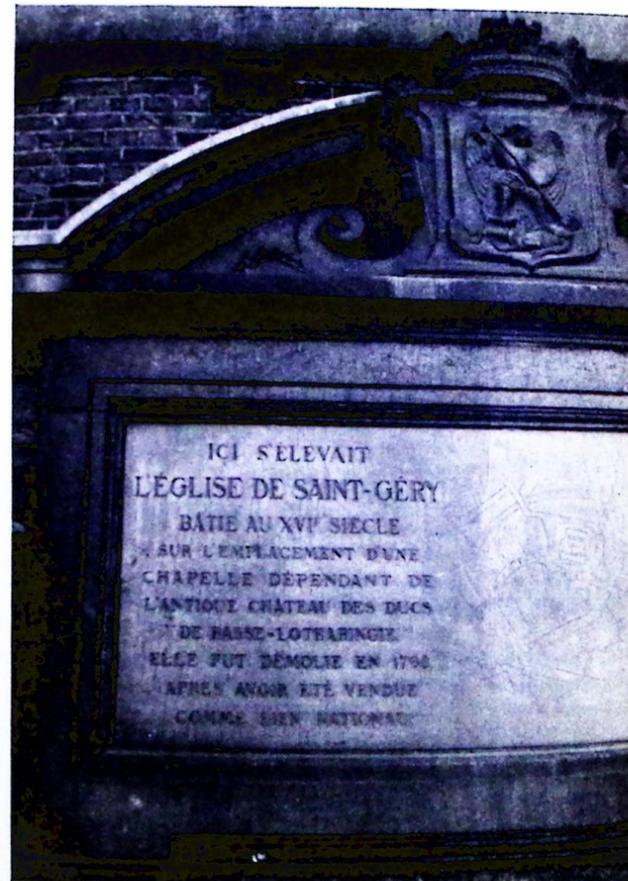
Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre, et son ami, Philippe II de Montmorency-Nivelle, comte de Hornes, tous deux brillants soldats, défendant les libertés, institutions et droits du peuple belge, furent arrêtés en 1567. Ils s'étaient élevés avec un grand courage contre les excès de la domination espagnole et de l'impitoyable Inquisition instaurée par



le sinistre duc d'Albe, ce qui leur valut, après un simulacre de procès, de périr (respectivement à 46 et 50 ans) sur l'échafaud.

Sur l'un des murs extérieurs de l'actuel *Marché couvert St-Géry, place St-Géry*, une plaque porte les 4 points cardinaux et les mots :

« Ici s'élevait l'église de Saint-Géry, bâtie au XVI<sup>e</sup> siècle sur l'emplacement d'une chapelle dépendant de l'antique château des ducs de Basse-Lotharingie. Elle fut démolie en 1798 après avoir été vendue comme bien national. »



Notre vieille ville est née, vers l'an 580, sur les bords d'un marécage qui se trouvait à l'endroit précis où, aujourd'hui, se débitent viandes et volailles.

Une rivière capricieuse — la SIN (la Senne) — parcourait la vallée en d'innombrables détours formant de nombreuses îles.

La légende veut que Gauderic — ou Géry —, évêque de Cambrai et d'Arras, s'installât dans l'îlot compris entre les deux bras du cours d'eau, y prêchât l'Evangile et construisit une chapelle portant son nom.

Démolie au XVI<sup>e</sup> siècle, on érigea sur son emplacement l'église Saint-Géry disparue elle-même en 1798.

Au 1<sup>er</sup> étage d'un bâtiment particulier du n° 5 rue Léopold (derrière le Théâtre royal de la Monnaie), une plaque extérieure mentionne :

« Le peintre français Louis DAVID mourut dans cette maison le 29.12.1825. »

Jacques-Louis DAVID, célèbre peintre français, né à Paris en 1748, mort en exil à Bruxelles, dont le talent de portraitiste fut remarquable. Il fut le peintre attitré de la cour de Napoléon 1<sup>er</sup>.

Au-dessus d'un magasin situé au n° 182 rue de Brabant, à hauteur du 2<sup>me</sup> étage, une plaque a été apposée :

« Dans cette maison est né le 13.2.1855 Paul DESCHANEL, président de la Chambre des Députés du beau pays de France. »

Paul-Eugène-Louis DESCHANEL, Député d'Eure-et-Loire en 1885, il fut constamment réélu; puis, à partir de 1898, il fut à plusieurs reprises Président de la Chambre des Députés; Membre de l'Académie française en 1899, de l'Académie des Sciences morales en 1918.

Elu Président de la République en 1920, son état de santé l'empêcha de conserver ce haut poste.

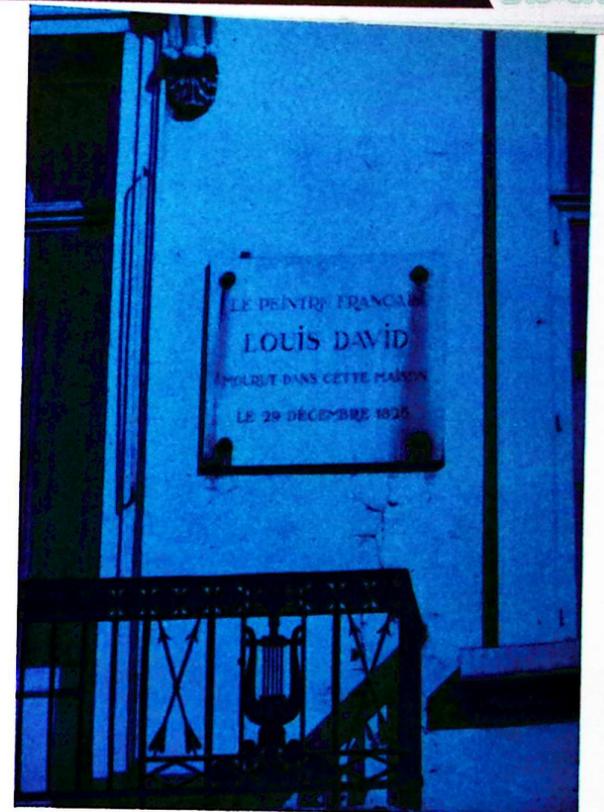
Encastrée dans la façade de l'USINE A GAZ de St-Josse-ten-Noode, une plaque annonce :

« C'est à cette place que s'élevait l'installation d'essai, modeste berceau d'une industrie mondiale, qu'en 1862, Ernest SOLVAY, créateur de la fabrication de la soude par le procédé à l'ammoniaque, fit, avec son frère Alfred SOLVAY, son collaborateur et associé, ses premiers essais industriels. »

Plaque inaugurée par l'Administration communale de Schaerbeek à l'occasion du 80<sup>me</sup> anniversaire d'Ernest SOLVAY, le 16 avril 1918.

SOLVAY c'est l'histoire de la chimie pendant un siècle.

Les SOLVAY sont issus d'une localité du Brabant wallon : Rebecq-Rognon. Le père d'Ernest, Alexandre SOLVAY, était à la fois saunier, maître de carrière, commerçant en denrées coloniales. C'était un éducateur austère, à la bonté sévère, à la philosophie sereine. Ses fils Alfred et Ernest, étaient tendrement unis et tenaces tous deux. Alfred (mort en 1896) était un homme calme : ce calme faisait des merveilles quand le vif tempérament d'Ernest explosait. Ernest (mort en 1922) avait une idée fixe : l'INVENTION. Une grave pleurésie contractée dans l'enfance l'empêcha d'entreprendre des études universitaires. Sa santé resta débile durant toute sa jeunesse pour s'affermir dans l'âge mûr. Inventeur, penseur, industriel, chef d'entreprise, ce lutteur, cet autodidacte, fut toujours passionné par la chimie. C'est à ses recherches, à ses travaux, que la Société SOLVAY doit sa notoriété internationale. Ses usines sont partout dans le monde. Cependant, après la guerre 14-18, les usines de Russie ont disparu du groupe. Puis, à la suite de la guerre 40-45, SOLVAY perd toutes celles situées au-delà des frontières du Monde libre, tandis que les usines américaines sortent de l'orbite européenne. En dehors de celles-là, SOLVAY a essaimé : en Belgique, évidemment, Algérie, Allemagne, Angleterre, Autriche, Brésil, Espagne, France, Grèce, Italie, Pays-Bas, Portugal,



Photos : M. Hombroeck.

Suisse (soudières, usines électrolytiques et de produits chlorés, usines de polychlorure de vinyle, usines de solvants chlorés, de chlorométhane, d'eau oxygénée, de perborate de soude, de dérivés allyliques (dont, notamment, la glycérine) dans la plupart des électrolyses, des laboratoires de recherches, des mines de potasse, des salines).

On se rappellera qu'en 1963 la SOCIETE SOLVAY & Cie a célébré avec faste le centenaire de sa fondation.

Geneviève C. HEMELEERS.

### Messe de Saint-Hubert à Ransbèche le dimanche 25 octobre 1964

(Rendez-vous équestre sur le sentier cavalier  
Bruxelles-Villers-la-Ville)

- 10 h Messe sonnée aux trompes par le Rallye St-Hubert de Boitsfort (église St-Joseph à Ransbèche).
  - 10 h 15 Réunion des cavaliers sur la place de Ransbèche.
  - 10 h 30 Fin de la messe et défilé devant l'église pour la bénédiction et la distribution du pain béni.
- Départ directement par l'itinéraire fléché à travers le village vers la chapelle du Biamont.
- 11 h Sonnerie finale et dislocation.
  - 12 h Repas de chasse — mechoui arabe — boissons disponibles à tarif plus que raisonnable.
- Inscription souhaitée pour les groupes (Tél. : (02) 54.73.36).  
50 F par personne;  
25 F pour les enfants en-dessous de 12 ans.  
Garde des chevaux et leurs repas assurés au « Tagalop », chemin de Bas-Ransbèche.

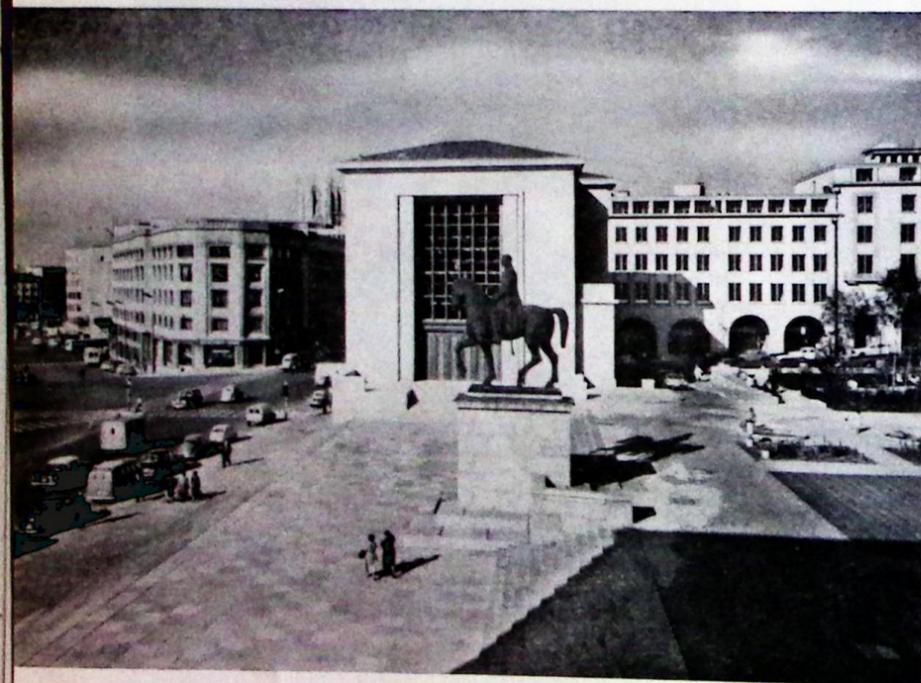
Renseignements fournis par le Cercle « La Cravache ».

# BRUXELLES

## à cheval

**A** VEZ-VOUS remarqué que pour magnifier le maître, il est souvent arrivé au sculpteur de statufier notre fidèle ami le cheval.

Bruxelles, en Brabant, capitale de Belgique et peut-être de l'Europe, ancien séjour préféré des souverains Charles Quint, Marie-Thérèse ou Charles de Lorraine, n'a pas échappé à cette admirable coutume.



Devant le palais de la Dynastie Albert Ier contemple le bas de la Ville.

Je me propose de faire avec vous une promenade récapitulative depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis le bas-relief de la Chapelle de Nassau avec Saint-Georges jusqu'au Monument de la Cavalerie avenue de Tervuren.

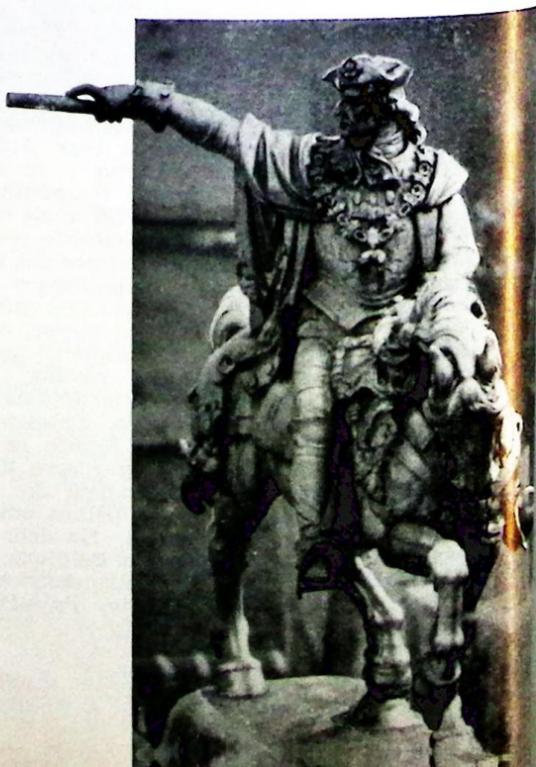
La chapelle de Nassau, objet de tant de controverses il y a un an, avait été fondée en 1346 et refaite par Englebert de Nassau au début du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est à ce Seigneur qu'elle doit son nom. Elle gardera donc son emplacement actuel dans le complexe moderne et nous pourrons admirer longtemps le groupe légendaire du Cavalier



Godefroid de Bouillon.

Œuvre un peu théâtrale d'Eugène Simonis.

Charles de Lorraine garde le « Vieux Marché » de sa bonne ville.



Le Quadriga de bronze qui couronne l'Arc des palais du Cinquantenaire.

Georges terrassant le dragon qui fut restauré par la Ville de Bruxelles en 1839.

A quelques pas de là, le sculpteur Courtens immobilisa le roi *Albert Ier* contemplant le bas de la ville. Inauguré en 1951, ce groupe prend toute sa grandeur dos aux jardins récents et le cheval favori du Roi ronge son mors dans l'impatience du surplace comme à la revue.

Place Royale, à l'emplacement de l'ancienne statue équestre de Charles de Lorraine qui fut renversée par les révolutionnaires français le 13 juillet 1794, *Godefroid de Bouillon* prend la tête de la croisade. Inaugurée le 15 août 1848, cette œuvre d'Eugène Simonis est un peu théâtrale. Elle est signée sur la sangle du cheval; les défauts d'allure et d'harnachement ont fait l'objet de maintes questions de rallye.

Place du Trône, *Léopold II* par Vinçotte (15 novembre 1926) est suffisamment connue de tous les lecteurs pour être décrite. Encore une fois, le cheval est au rassemblement. Le Roi monte nu-tête, ce qui fut l'objet de bien des controverses lors de l'inauguration.

Grand-Place, surmontant la maison des Brasseurs, *Charles de Lorraine* garde le « Vieux Marché » de sa bonne ville de Bruxelles. Cette statue de bronze doré a toute une histoire qui mérite d'être contée :

« Remplaçant la statue de Maximilien de Bavière de très mauvaise qualité, modelée par Nicolas Van Mons en 1752, elle devait être dorée par



Un détail du monument de l'Infanterie érigé Place Poelaert.

(Œuvre de Vereyken, 1935.)

2

« Cavaliers luttants », de Jacques Lalaing (1906).





Le monument de la Cavalerie de l'avenue de Tervuren qui fut inauguré en 1960.

Un détail saisissant de cette stèle.



le ciseleur Simon mais comme celui-ci n'était pas membre de la corporation des batteurs de cuivre, il y eut un procès retentissant. Les brasseurs eurent à protéger leur statue en 1794 de la furie française, ayant été requis par le commissaire Alard, de la remettre au dépôt des bronzes.

» Replacée pendant le régime autrichien, elle disparut définitivement au retour des Français.

» En 1854, le fondateur louvaniste F. Van Aerschodt refit une statue équestre de Charles de Lorraine d'après J. Jaquet afin de rendre à l'« Arbre d'Or » son aspect primitif si gracieux ».

Le *Quadrige de bronze* de Thomas Vinçotte et de J. Legal, couronne avec majesté l'Arc des palais du Cinquantenaire de l'architecte Girault. Il représente la Belgique triomphante se dirigeant vers l'Avenir et inspire certainement la magnificence et la majesté chères à Léopold II.

Au bout de l'avenue Emile Duray, en bordure du bois, « *Le dompteur de chevaux* », groupe de bronze de Thomas Vinçotte, date de 1885 et forme une silhouette fort bien observée de ces deux magnifiques bêtes se défendant. Elles ne sont du reste pas sans rappeler les fameux chevaux du parc de Marly sculptés par Coustou.

Non loin de l'orée du bois, l'admirable groupe de bronze des « *Cavaliers luttants* » est dû au ciseau de Jacques de Lalaing en 1906.

Je m'en voudrais de passer sous silence la jolie fontaine souvenir du poète Odilon-Jean Perrier qui a songé à la soif des humains, des chevaux et des oiseaux au retour des promenades au bois.

« *Le cheval à l'abreuvoir* » de Constantin Meunier (vers 1900) au Square Ambiorix est un hommage à la fatigue commune des travailleurs unis : homme et chevaux. Un cheval lourd du Brabant porte à califourchon un homme à moitié nu. L'un et l'autre semblent exténués. Le cheval tend le cou pour se désaltérer, l'homme attend avec patience son compagnon.

Il ne faut pas oublier les *Officiers à cheval* du Monument aux morts de l'Infanterie, sculpté par Vereycken en 1935, ni la stèle inaugurée en 1960, du Monument à la Cavalerie de l'avenue de Tervuren.

Cette promenade a été pour moi d'un grand enseignement tant au point de vue histoire de la statue en Belgique, que stylisation du « cheval notre ami ».

J'espère qu'il en sera de même pour vous et que vous voudrez bien encore découvrir à Bruxelles quelque pierre ou bronze oubliés qui viendront enrichir nos connaissances.

H.-P. HENRI-JASPAR.  
Membre de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles.

## Où la guerre de succession du Duché de Brabant eut-elle lieu ?

**J**EAN III — duc de Brabant — mourant le 5 décembre 1355 et ses trois fils Jean, Henri et Godefroid étant décédés avant lui, sa descendance ne comportait plus que des femmes : Jeanne, épouse de Wenceslas, duc de Luxembourg; Marguerite, épouse de Louis de Male, comte de Flandre et Marie, épouse de Reinold III, duc de Gueldre.

Ce fut l'aînée, Jeanne qui hérita du duché de Brabant. Mais les lignages brabançons, avant de reconnaître l'autorité des nouveaux princes, exigèrent l'octroi d'une charte garantissant de nombreux nouveaux privilèges. Wenceslas y consentit et ce fut la « Charte de la Joyeuse Entrée ».

A peu de temps de là, Louis de Male exigea le tiers du duché, y compris la ville de Malines. Un projet d'accord fut conclu à Asse entre Louis et Wenceslas, mais aussitôt repoussé par les patriotes brabançons. Cette rupture entraîna l'invasion par les troupes flamandes du Payottenland, entre Dendre et Senne.

La bataille qui s'ensuivit où eut-elle effectivement lieu ? Le lieu-dit de « Scheut » existait-il déjà à l'époque ?

A ce sujet, les historiens ne sembleraient pas d'accord. Egide de Roya, dans « *Rerum Belgarum Annales* » et A. de Budt (*Corpus Chron. Flandriae*) affirment que la bataille entre brabançons et flamands fut livrée à Bouchout, hameau de Hekelegem, près d'Asse.

En suivant scrupuleusement le déroulement des faits cette affirmation paraît erronée.

Jeanne de Brabant, hérite donc de tout le Duché de son père Jean III et n'alloue aucune rente à ses sœurs. Ayant épousé la sœur cadette de Jeanne, Louis de Male informe Wenceslas par lettre en date du 15 juin 1356 — et dans laquelle il n'accorde à Wenceslas que le titre de « duc de Luxembourg » — qu'il userait de tous les moyens pour obtenir ses droits sur le duché de Brabant.

Effectivement, à peine une semaine plus tard — le 24 juin — dans la nuit de la St-Jean, il envahit le Brabant jusqu'à Bouchout. Notons que, d'après le Baron Kervyn de Lettenhove : *Istoire et Croniques de Flandre*, chap. XX, le mariage de Louis de Male avec Marguerite de Brabant n'avait pas été accepté en Flandre avec beaucoup d'enthousiasme : « En ce temps et tost après la prise de la ville de Calais par le roi Edouard d'Angleterre, comme dis est, prinst à femme le jeune Loys, conte de Flandres, Marguerite fille au duc de Brabant, dont le roy d'Angleterre et



Wenceslas et son épouse Jeanne de Brabant.

les communes de Flandres furent moult desplaisans, et si n'en pouvoient aultre chose avoir. Toutesvoies les Flamens ne se meslèrent depuis ce dit mariage fait, en longtemps de la guerre des deux roys de France et d'Angleterre ».

Afin d'arranger le conflit sans effusion de sang Wenceslas se mit immédiatement en relation avec Louis de Male et le 28 juin un compromis de paix fut conclu : les parties se rangeraient à l'avis de huit arbitres dont quatre de Flandre et quatre de Brabant qui se réuniraient à Hal... en Hainaut (naturellement à l'époque).

On n'en était donc pas encore venu aux mains, et tout laissait prévoir que le différend serait bientôt réglé par l'abandon de Malines au comte de Flandre. Malines était depuis le Xe siècle une enclave liégeoise au centre du Brabant. La ville fut vendue à Louis de Nevers, père de Louis de Male par Adolphe de la Marck, prédécesseur et oncle d'Engelbert. Par la convention du 31 mars 1336 de Termonde, Louis de Nevers avait cepen-



Entrée de Louis de Male à Bruxelles, après la bataille de Scheut.

dant cédé la ville à son cousin Jean III de Brabant, afin de mettre fin à de multiples débats, discussions et guerres périlleuses qui avaient eu lieu entre les deux seigneurs.

Le 28 juin déjà Wenceslas désigna ses quatre porteurs de procuration, leur donnant l'autorisation pour éventuellement allouer la ville de Malines au comte et, depuis Asse, adressa un message à son peuple pour l'aviser de l'état de choses.

de Male n'agit pas aussi promptement; il traîna même. Le 6 juillet il commit pourtant quatre arbitres par la lettre transcrite ci-après et rédigée à Male. Il est à observer que le comte y traite Wenceslas de duc de Brabant, cette fois, qu'il ne chicane pas sur son droit héréditaire sur le pays et laisse l'impression d'être parfaitement d'accord avec l'offre du duc au sujet de la ville de Malines.

« Nous Loys, contes de Flandres, de Nevers et de Rethel, et Margrite de Brabant, sa compaignie, contesse desdites contés, per l'auctorité de mondit seigneur, faisons savoir à tous. Comme nostre frère de Lussembourch, dus de Brabant, et les siens, eussent empêchié nous conte dessusdit, à possidèer nostre héritable ville de Malines eussent esté défaillans à asseoir, assigner, bailler et délivrer à nous, che que à nous contesse dessusdite peut et doit appartenir, à cause de la succession de mon seigneur le duc mon père, qui Dieux assoille, et de nos frère, as quels Dieux fache pardon, pour lesquelles causes guerre ha esté esmeute, dont des-

tructions de peuples et de pays ha esté apparissans, et sur les choses susdites aucuns nos communs amis aient traitiet, souz certaine forme; écrit nostre frère dessusdit et les siens, d'une part, et nous et les nostres d'autre, lequel traitié nous ha esté promis par foy et serement d'aucuns, et sous plaine de venir tenir prison en certaine ville en Flandres, par lequel traitié viij chevaliers, asscavoir est, de par nostredit frère et les siens le seigneur d'Agimont, le seigneur de Faukemont, messires Franke de Hale, le seigneur de Botershem et quatre chevaliers de par nous, asscavoir est, le seigneur de Praet, le seigneur de Ghistelle, le seigneur de Dudzele et messires Jehan

de le Delft, chevaliers, doivent à certain jour venir et assembler en lieu certain, pour accomplir tous les points dudit traité : nous Loys, conte dessusdis et nous Margrite de Brabant, contesse susdite, par l'auctorité et assent le mondit seigneur, confians en sens loyaltés et discrétions de nos amis conseillers, le seigneur de Praet, le seigneur de Ghistelle, le seigneur de Dudzele et messires Jehan de Delft, chevaliers, conceals, avons commis et par ces présentes commettons, donnons à eaulx plain pouvoir, auctorité et mandement espécial, à venir et asssembler, au jour et lieu oudit traitié contenus, avec les quatre chevaliers susdits, ordener, acorder, déclarer, agréer, recevoir, faire accomplir tous les poins, et cescun dudit traitié, et tout ce qui en dépent, sauve à nous conte dessusdit premièrement la paisivle possession de nostre hiretable ville de Malines tous empêchemens cessans, promettans en bonne foy etsous l'obligation de nos biens, à tenir ferme et agréable tout che que par cals sera ordené, acordé, agréé, recheu, fait et déclaré.

» En tesmoignage desqueles choses nous Loys, conte et Margrite de Brabant, contesse dessusdits, par l'auctorité et assent de mondit seigneur, avons à ces présentes lettres fait mettre nos seals.

» Donné à Male, le vj jour de Julle, l'an LVI. »  
Les entretiens avec le comte ne se déroulant pas des mieux, Wenceslas, le 25 juillet, prit la résolution de régler une fois pour toutes la question héréditaire, car — ce même jour — il offrit à sa belle-sœur, Marie de Brabant, épouse du duc de Gueldre, en partage justifié, la région de Turnhout. Au lendemain déjà, Réinald et son épouse qui résidaient à Bruxelles, lui firent part de ce

qu'ils étaient entièrement satisfaits et qu'ils n'exigeraient plus rien en dehors de ce qui était écrit et accordé.

de Male n'était pas si conciliant et le 13 août il n'avait encore rien accepté de ce que le duc lui avait proposé. Il passa sa journée sous ses tentes dressées à Mierbeke et de là, il commit son chancelier Sohier de le Beke, le prévôt de Bruges, Jan van Herstberghe et maître Roger van Meetkerke pour combiner une alliance avec Engelbert, évêque de Liège.

Le travail ne fut guère difficile, entendu que l'évêque n'était pas en meilleurs termes avec son cousin Wenceslas qu'il accusait entre autres d'avoir proféré « plusieurs injures contre les droitures, hauteurs, juridictions, franchises, privilèges et anciens usages » contre les évêques, l'Eglise et le pays.

Le 17 août, l'évêque choisit — par un message motivé — le parti du comte de Flandre; la convention fut immédiatement présentée à Guillaume, comte de Namur qui, précédemment avait eu maille à partir avec le duc de Brabant (relativement au pays d'Aiseau) et se réjouissait de pouvoir approuver et même déclarer : « avoir conseillé aux commissaires du comte de Flandre, le projet traité de ligue entre ce dernier et l'évêque de Liège ».

Nous ignorons si de Male a attendu les réponses d'Engelbert de Liège et de Guillaume de Na-

Cuivre gravé de N.-D. de Grâce à Scheut, appartenant aux Musées d'Art et d'Histoire de Bruxelles.



mur. Mais le fait est que ce 17 août il plia ses tentes à Bouchout et Meirbeke, se dirigea sur Bruxelles pour y livrer combat contre Bruxellois et Louvanistes rassemblés en toute hâte alors qu'ils s'étaient déjà séparés à la suite de la paix d'Asse.

Nous doutons fort de ce que les brabançons aient rompu la paix ce qui aurait pu fournir à Louis son motif de revanche. Les faits se sont certainement passés comme décrits dans « Reimchronik van Flanderen » éditées par Kausler en 1840. Le chroniqueur y mentionne l'endroit où de Male a campé pendant des semaines — Bouchout — mais n'indique pas le lieu exact où se déroula le combat, mentionnant que cela se passait « devant Bruxelles » (1).

De fréquentes recherches n'ont pas permis de découvrir le lieu-dit « Scheut », mais partout apparaît la mention vague : devant Bruxelles.

Le chroniqueur du Brabant intitule également : combat « devant Bruxelles ». mais l'ouvrage ayant été écrit en 1432, 3/4 de siècle après les faits, indique un nom « de Scote » qui pourrait bien être l'origine de Scheut.

Nous donnons ci-après, l'opinion de Louis Verniers dans son « Bruxelles — Esquisse historique (1941) », p. 56 :

« Vers la mi-août 1356 celles-ci (les troupes flamandes) avaient établi leur camp au sud-ouest de Bruxelles, au lieu-dit Moortebeek et plus tard « Scheut », entre Anderlecht et Molenbeek.

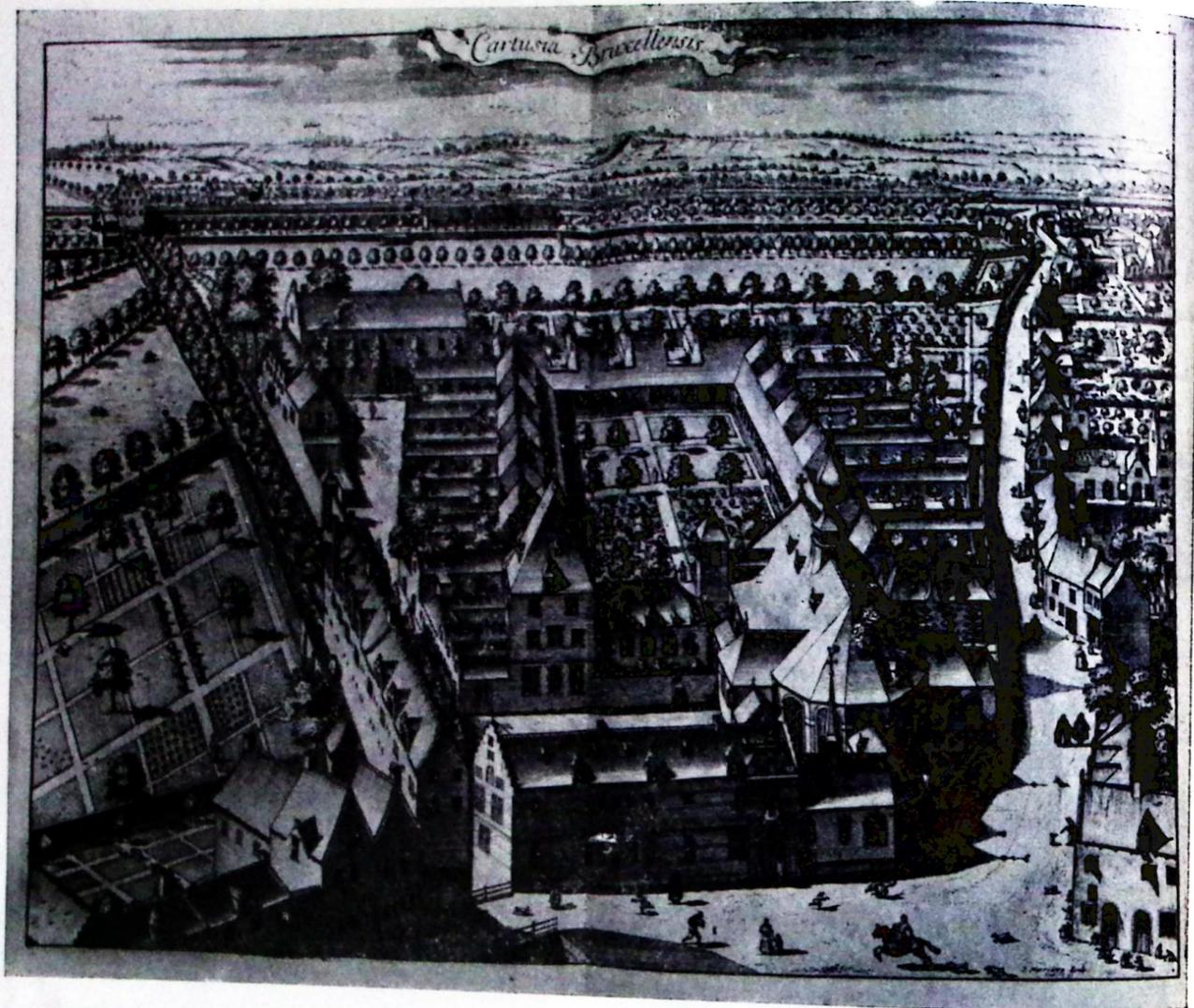
» Les Brabançons, doutant de la capacité défensive des remparts de Bruxelles préférèrent livrer bataille en rase campagne. Ils vinrent attaquer les Flamands (mercredi 17 août). Mal leur en prit; repoussés avec perte, bousculés, ils refluèrent vers la ville. Leurs ennemis ayant mis le feu à la porte Ste-Catherine, se rendirent maîtres de la place et plantèrent la bannière de leur chef sur la Maison de l'Etoile, résidence de l'Amman (2).

La mainmise flamande sur Bruxelles ne dura pas longtemps. Après la bataille de Poitiers — défaite pour la France — Louis de Male s'était rendu à Paris, laissant le gouvernement de la Flandre et du Brabant conquis à sa femme Marguerite. La réaction brabançonne ne se fit pas attendre. En octobre, de sérieux préparatifs militaires furent effectués. Jeanne, rentrée en Brabant et établie à Bois-le-Duc, seule ville non administrée par les sbires du comte de Flandre, ne manqua pas de réveiller les sentiments de loyalisme de ses sujets (Bruxellois et Louvanistes) restés favorables au retour de Jeanne et de Wenceslas.

Les faits se succédèrent, Bruxelles reconquis — grâce au magnifique comportement d'Everard 't Serclaes — les ducs de Brabant rentrèrent à

(1) Voor Bruesele.

(2) Le souvenir de cette défaite reste évoqué par l'appellation de « quaeden woensdag » (mercredi fatal ou néfaste).



Une magnifique gravure du Couvent des Chartreux de Scheut.

(Théâtre Sacré du Brabant.)

Louvain et à Bruxelles, mais la paix avec Louis de Male ne fut conclue qu'en 1357 (1).

Nous optons donc bien volontiers pour la version « Moortebeek-Scheut » (2).

(1) Une de nos chroniques antérieures relate ces hauts faits d'Everard t' Serclaes.

(2) Environ trois cent quarante ans plus tard — presque jour pour jour — le maréchal Villeroy mit le siège devant Bruxelles qu'il livra aux horreurs du bombardement.

Le 11 août 1695 Villeroy installa son quartier général dans le couvent des Minimes à Anderlecht, le gros de ses troupes dans la plaine de Scheut, adossée aux villages de Dilbeek et Itterbeek d'où la vue sur la ville était splendide; ses batteries de gros calibre étaient groupées derrière la ferme de Ransgement de la rue du même nom. Les 13 et 14 août ce fut le bombardement sans pitié. Encore une malheureuse page de notre histoire du Brabant, passée en ce même lieu-dit de « Scheut ».

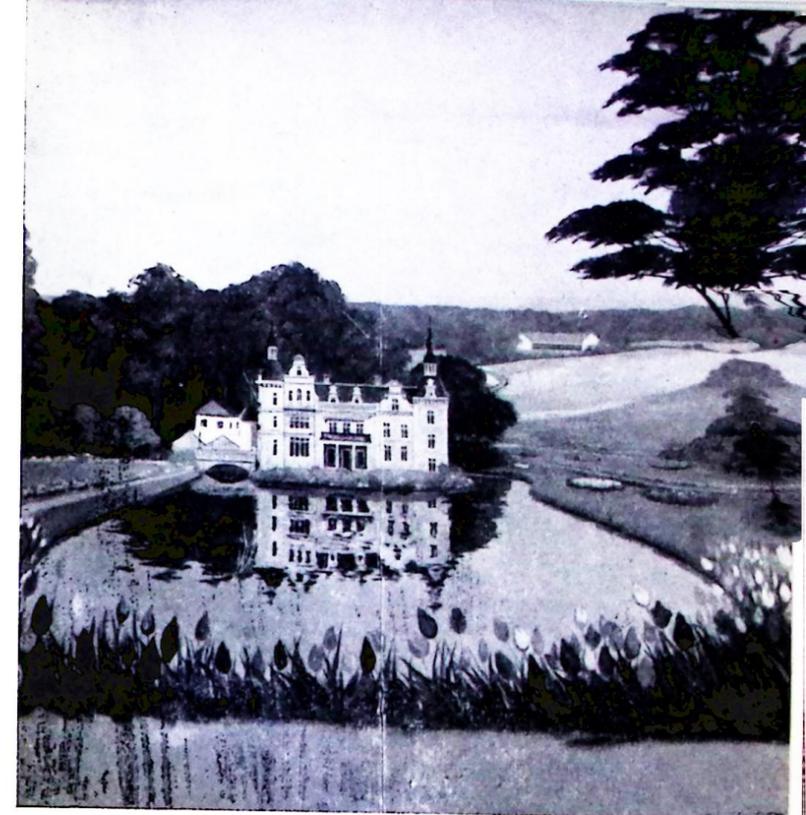
Cette version apparaît encore dans « Bruxelles à travers les Ages » de Louis Hymans, p. 64, T. I : « Une bataille sanglante fut livrée à Scheut, à l'endroit où s'éleva la Chartreuse, entre Molenbeek et Anderlecht.

D'après ce même auteur, p. 261, T. II : « En 1443, un berger planta dans cet endroit, un tilleul auquel il attacha une petite statue de Vierge. Cette madone devint célèbre par de nombreux miracles. La dévotion des masses, partagée par les princes et la noblesse, fournit bientôt les ressources pour la construction d'une chapelle et du couvent des Chartreux ».

Pour le mot de la fin, nous citerons que le nom de « Scheut » proviendrait du fait qu'un archer aurait atteint ce lieu en tirant du haut des murs de Bruxelles. Son arc aurait été conservé pendant longtemps à l'Hôtel de Ville.

C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

# GLOIRE HISTORIQUE DU DOMAINE DE HUIZINGEN



Huizingen, vu par Dratz.

Le magnifique domaine provincial du Brabant n'est pas seulement un parc immense, planté d'arbres et de fleurs les plus variés et muni d'attraits nombreux, c'est aussi un haut lieu de l'histoire des Pays-Bas, un reste d'une de leurs glorieuses époques.

Un franc-comtois, d'une famille originaire de Besançon illustre en diverses régions, du nom de Pierre Boisot, constitua ce domaine dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce Pierre Boisot fut un des plus hauts personnages de l'administration des Etats de Bourgogne au temps du règne de Charles Quint (1519-1556); il fut con-

seiller, receveur général des finances et trésorier de la Toison d'Or. On ne peut donc douter qu'il n'ait tenu en son château quelques-unes de ces fêtes luxueuses où se perpétuait le faste de la maison de Bourgogne.

Il était si habile homme qu'après la mort de l'empereur Charles, son fils Philippe II, reprit Pierre Boisot à son service et le nomma le 26 juillet 1561, moins de trois mois avant sa mort (15 octobre 1561), conseiller et maître de la chambre des comptes. Il laissa à sa mort deux fils et quatre filles mais déjà depuis plus de 35 ans l'agitation provoquée par la Réforme secouait les Pays-Bas et la famille Boisot allait être intensément engagée dans ces luttes. Celles-ci n'opposaient pas une classe sociale à une autre mais dans la plus haute société comme dans le plus simple peuple, on se divisait alors en partisans et adversaires de la Réforme. En effet, Pierre Alexandre qui n'était rien moins que le prédicateur de la gouvernante Marie de Hongrie avait, en 1545, été poursuivi pour hérésie et dans le même temps, un descendant du grand duc d'Occident et compagnon d'enfance de Charles Quint, Jacques, seigneur de Falais, avait publiquement pris parti pour la Réforme.

La tendance à l'accroissement d'une répression déjà atrocement sévère, apparue avec le nouveau souverain Philippe II, avait encore avivé l'excitation des esprits. Aussi la jeune noblesse, révoltée



Sceau de la famille Boisot.

par la cruauté des lois, se ralliait-elle de plus en plus à un grand théologien qui écrivait majestueusement sa langue mais très hostile à la Papauté, Jean Calvin.

Les deux fils de Pierre Boisot, Charles, l'aîné, héritier du domaine, et Louis, son cadet, furent emportés par l'enthousiasme pour la liberté et le respect des consciences, général en leur milieu, et se signalèrent bientôt au premier rang des adversaires de Philippe II. Lorsque le conflit approcha de son paroxysme, ils étaient dans la pleine force de l'âge, ayant tous deux environ 36 ans lors du Compromis des Nobles (5 avril 1566). Ils furent durant les années suivantes, avec un autre bruxellois de semblable origine, Philippe de Mar-nix de Sainte-Aldegonde, les partisans les plus notables, par leur niveau social et leurs talents, du prince d'Orange, chef incontesté de tous ceux qui voulaient défendre à la fois les libertés des Pays-Bas et la liberté religieuse. L'aîné, Charles, fut signataire du célèbre compromis et, pour ce fait, bientôt après, privé par le duc d'Albe de son riche domaine d'Huizingen. Négociateur auprès de la reine Elisabeth d'Angleterre en faveur de Guillaume d'Orange puis vaillant combattant dans la défense d'Haarlem que le plus grand courage ne put empêcher d'être prise (13 juillet 1573) et d'avoir alors le tiers de sa population massacrée, il organisa ensuite le gouvernement de la Zélande, province qui, la première avec la Hollande, avait été ralliée à la révolte contre l'Espagne, contribua grandement à la collation des pouvoirs donnés au prince d'Orange en Hollande et en Zélande, le 11 juillet 1575, et finalement périt au combat dans la défense de Zierikzee, le 29 septembre 1575. Ce fut pour Guillaume d'Orange une perte profondément ressentie; il écrivit au sujet de cette mort : « perdu ung gentilhomme saige, diligent et aultant affectionné à nostre fait qu'aultre qui soit ».

Louis de Boisot, son frère, s'illustra davantage encore dans cette guerre en sorte qu'on peut voir en lui un des pères de la nation hollandaise. Il entra en relation avec le prince d'Orange dès 1567 et s'en fut le visiter en son château natal de Dillenbourg (Hesse-Nassau), voyagea en Pologne et demeura ensuite en contact secret avec ce même prince jusqu'en 1570 mais en 1571 le duc d'Albe décéla en lui un adversaire de sa politique. Il fut en conséquence condamné au bannissement et à la confiscation des biens.

Réfugié à Cologne, il prit alors ouvertement le parti de Guillaume d'Orange; peu avant le massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572), il fut chargé par ce prince d'une très importante mission auprès de Gaspard de Coligny mais il fut arrêté à Mézières et mené à Paris où il demeura prisonnier jusqu'en 1573. Evadé grâce à l'aide d'un serviteur, il put gagner l'Angleterre d'où il repartit pour la Hollande où il participa avec son frère à la défense de Haarlem. Aussitôt après,

en juillet 1573, il fut nommé amiral de Zélande et en mars 1574, lieutenant-amiral de Hollande et de Zélande.

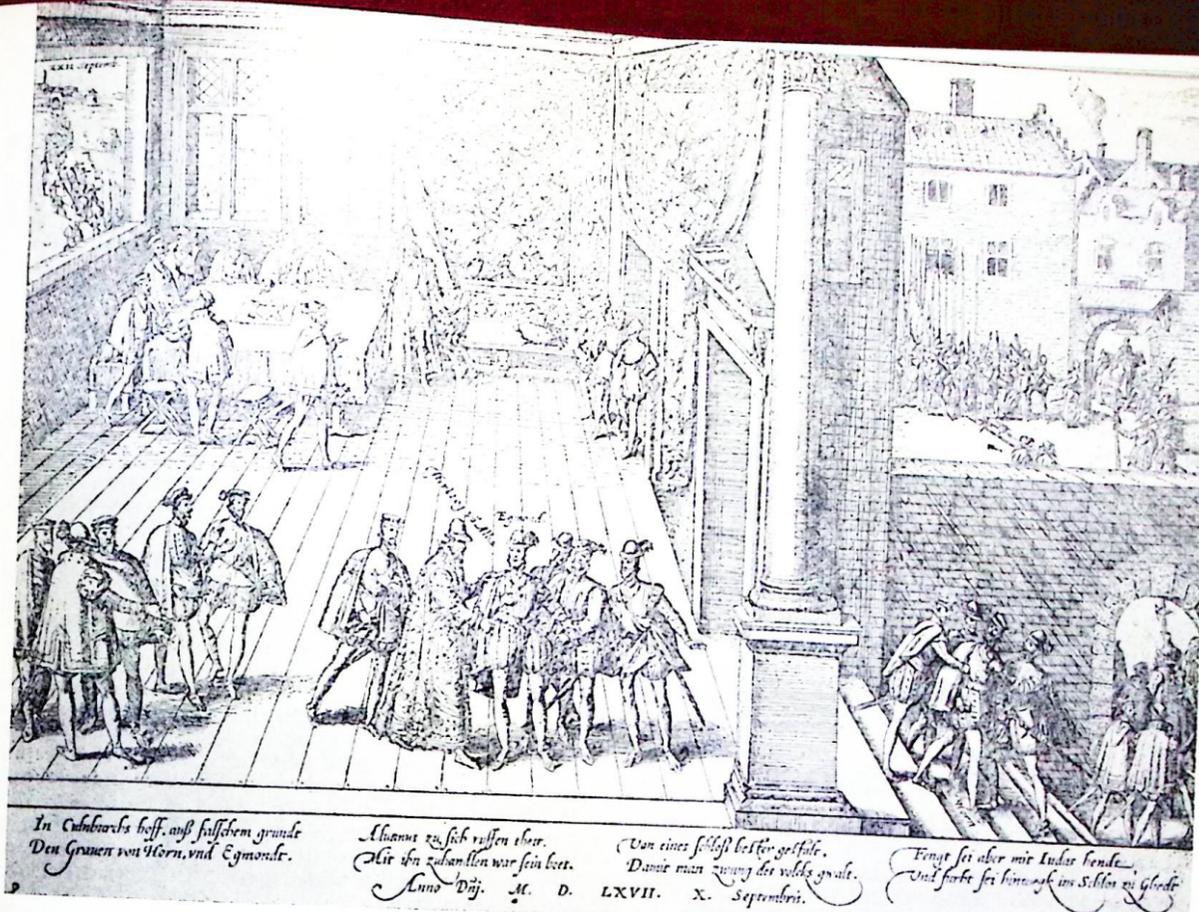
C'est ainsi qu'il devint le chef des redoutables gueux de mer. Il fut vainqueur successivement à Rommekens (15 août 1573), à Romerswaal (nov. 1573) et au début de l'année suivante, le 28 janvier 1574, à proximité de cette même ville, défit la flotte royale. Au cours du combat, il participa en personne à l'assaut du vaisseau amiral; ce qui lui valut de perdre un œil sans que cette blessure ralentit son ardeur.

Sa victoire la plus glorieuse fut remportée le 30 mai 1574, jour de la Pentecôte, près de Lilloo sur l'Escaut. La défaite ennemie fut si complète qu'il s'empara de l'amiral adverse, Adolphe van Haemstede, et l'emmena prisonnier à Flessingue avec un important butin. Mais Leyde était déjà assiégée et en grand danger d'être prise à cause du manque de vivres. Il fut alors chargé par le prince d'Orange de réaliser un plan extrême : tout le pays environnant Leyde serait inondé et il viendrait avec des bateaux plats chargés de soldats jusqu'aux murs de la ville pour en chasser les assiégeants espagnols. Au cours du mois de septembre 1574, avec 200 bateaux plats portant 800 marins zélandais, 500 marins hollandais et 1200 mousquetaires français sous les ordres du colonel La Garde, il s'avança donc dans le pays inondé et parvint avec beaucoup de peine jusqu'au lac voisin de Noordaasche. Il lui fallut attendre à cet endroit des circonstances favorables qui se présentèrent le 29 septembre. La marée de ce jour chassée par une tempête mena le flot jusque près de Leyde et dans la nuit du 1 au 2 octobre Boisot put attaquer les troupes assiégeantes du commandant espagnol Valdez. Le 3 octobre 1574 il entra à Leyde et le 5 y recevait Guillaume d'Orange.

En reconnaissance pour l'héroïsme des assiégés, afin de perpétuer la mémoire de leur glorieuse résistance et pour que fût conservé et propagé leur esprit, le prince d'Orange fonda alors l'Université de Leyde à laquelle il assigna pour tâche d'être la citadelle de la liberté. Ce jour-là naquit la nation hollandaise.

Leyde offrit à Louis de Boisot, son libérateur, une médaille d'or, représentant la délivrance de Jérusalem assiégée par Sanchérib, à l'avvers, et la libération de Leyde, au revers. Louis de Boisot fut ensuite solennellement reçu à Delft par les Etats de Hollande, qui lui exprimèrent leur gratitude. Puis il retourna en Zélande; à la mi-décembre, il dirigea une opération qui avait pour but de s'emparer d'Anvers mais cette tentative ne réussit pas.

Durant les mois suivants, sa principale activité consista à éloigner la flotte espagnole du port de Zierikzee en croisant continuellement dans l'es-



S'il était parvenu jusqu'à nous, l'hôtel de Culembourg serait l'un des hauts lieux de notre histoire nationale puisqu'il servit de cadre à la signature du Compromis des Nobles, le 5 avril 1566. Aujourd'hui, une plaque apposée sur la Caserne des Grenadiers le rappelle aux passants. Voici la grande salle de l'hôtel de Culembourg où eut lieu le Banquet des Gueux. Eytzinger y a représenté le duc d'Albe arrêtant le comte d'Egmont.

tuaire de l'Escaut, afin d'éviter que cette ville déjà assiégée de terre, fût complètement investie. C'est dans l'accomplissement de cette mission qu'il devait périr. Le 15 juin 1575 son grand vaisseau amiral monté par 600 hommes toucha le fond alors qu'il tentait de s'approcher de Zierikzee. On parvint à le relever en le délestant et parce que c'était le temps de la marée montante mais, au moment où il allait repartir, deux boulets de canon frappèrent le navire dont l'un le coula complètement. Une moitié de l'équipage put s'échapper à la nage mais Louis de Boisot, après s'être longtemps soutenu au-dessus des eaux en nageant et agrippé à une poutre finalement s'engloutit dans les flots où périrent avec lui 150 de ses marins.

Guillaume d'Orange fut témoin de la scène et une fois de plus affligé par la perte d'un compagnon d'armes, de celui qu'il appelait « un vaillant gentilhomme ». Peu de temps après, comme nous l'avons dit, son frère Charles, devait aussi être tué au cours du même siège mais ils avaient été pères d'une nation et avaient sauvé la liberté dans le monde. Leurs restes terrestres sont maintenant réunis dans l'église de l'abbaye à Middelbourg et la Providence a permis que leur magni-

fique domaine ne fût pas perdu pour le peuple belge.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui en jouissent. Puissent-ils parfois se souvenir de ceux qui l'ont perdu pour avoir défendu la liberté et savoir eux aussi consentir les sacrifices que son maintien requiert.

Jean de SAVIGNAC.

### Cotisations pour 1965 : 100 F

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 100 F (pour l'étranger : 120 F) ou de 160 F (pour l'étranger : 190 F), pour une ou les deux éditions de la « Revue Brabant », au C.C.P. n° 3857,76 avant le 15 décembre prochain.

Nous attirons l'attention des lecteurs, désireux de souscrire un abonnement à notre revue, que celui-ci prend toujours cours au 1<sup>er</sup> janvier.

Les numéros du dernier trimestre peuvent être obtenus à raison de 15 F le numéro.



Fontaine Sainte-Ragenufle, « Patronne d'Incourt ». Photo : M. Delmelle.

Le titre de notre article, Sainte Ragenufle le justifie.

On a dit, ce qui n'est pas absolument exact, que toute l'histoire d'Incourt gravite autour de cette mystérieuse martyre hesbignonne et de son culte. On pourrait prétendre, avec plus de raison, qu'Incourt doit sa célébrité à la sainte et que c'est pour honorer cette dernière ou pour lui demander quelque faveur que les étrangers y viennent en assez grand nombre.

Mais, au fait, qui était Ragenufle ? Dans son ouvrage sur le *Brabant wallon*, édité en 1930, Henri Desneux a narré l'édifiante aventure de cette jeune fille dont les parents, qui appartenaient à la famille de Pépin de Landen, habitaient la villa de Brombois, un hameau d'Incourt. Ayant été demandée en mariage et ses parents la pressant d'accepter, Ragenufle s'y refusa parce qu'elle avait formé le dessein de se consacrer à Dieu, selon l'exemple de sa cousine Gertrude de Nivelles. S'étant enfuie dans une forêt voisine, elle y mourut dans des circonstances mystérieuses en l'an 650 ou 652.

Telle est la version donnée par Henri Desneux. Un autre chercheur, Paul Moureau, a étudié cette légende et certains de ses éléments les plus caractéristiques dont celui du miracle des pains. Car on raconte aussi que, durant la récolte des foins, un lundi de Pentecôte, Ragenufle, qui était charitable, aurait été porter, à l'insu de ses parents qui étaient avarés, du pain aux ouvriers travaillant dans les champs. Elle aurait été surprise par son père et, du coup, le pain se serait changé en briques. On affirme que, si les tartines que l'ouvrier de la Hesbaye brabançonne emporte pour se rendre au travail sont appelées « briquet », c'est à cause de ce miracle rappelant celui des roses de Sainte Elisabeth de Hongrie.

Paul Moureau, cherchant l'origine de la légende du pain changé en briques, faisait observer que « L'ab-

Le sanctuaire de Ste-Ragenufle. Photo : de Sutter.

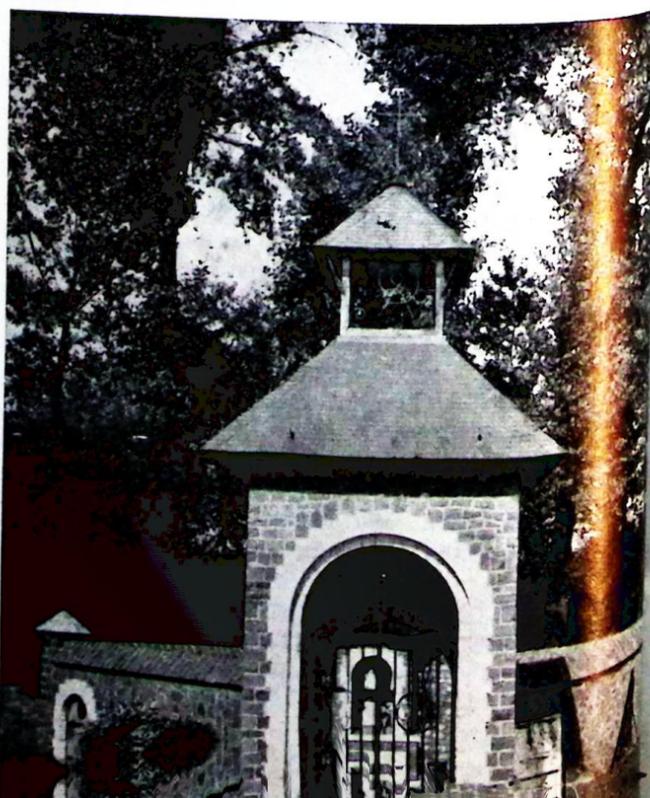
# INCOURT, la Miraculeuse

baye de Villers possédait à Incourt des terres qui lui avaient été, d'une part, cédées par le Chapitre et, d'autre part, qu'elle avait obtenues, en échange de biens propres, pour unir entre eux les territoires qui relevaient de sa grange de Sart-Risbart. De là, de fréquents rapports entre le Chapitre et l'Abbaye. Les moines de Villers possédaient des trésors d'anecdotes qu'ils contaient au peuple avide de merveilles... ».

Ces anecdotes édifiantes s'inspiraient principalement de deux types de miracles propres aux abbayes cisterciennes et les récits des moines de Villers, tirés de la *Vie* du moine Abond ou du *Liber miraculorum* de Herbert, ont peut-être donné naissance à la légende de Ragenufle visitant les ouvriers de son père afin de les sustenter. L'histoire des pains changés en briques, ainsi, pourrait bien n'être qu'un pieux plagiat du miracle des roses de Sainte Elisabeth de Hongrie, mère de Sophie de Thuringe devenue duchesse de Brabant par son mariage avec le duc de Brabant Henri II.

Paul Moureau ne conteste nullement la réalité de l'existence de Ragenufle ni de ses mérites mais dépouille l'histoire de ses ornements légendaires, produits de l'imagination et non des faits.

Quoi qu'il en soit, Ragenufle continue à être vénérée à Incourt où une procession en son honneur se déroule à la Pentecôte. Le village, dont elle est la patronne, a édifié, sur une source réputée miraculeuse, un oratoire sur le mur extérieur duquel a été apposée une plaque portant ces indications : « Fontaine Ste-Ragenufle « Patronne d'Incourt ». Cette sainte morte ici en 650 a toujours protégé la paroisse et ceux qui l'invoquent contre la fièvre ». Par ailleurs, une autre plaque, située sous



le porche d'entrée de cet oratoire de plan quadrangulaire, nous apprend qu'il a été construit en 1953 sous le pastorat de l'abbé Maurice Wolputte et béni le 24 mai 1953 par Mgr Versteyleen, prélat de l'abbaye de Parc à Louvain.

Le nom d'Incourt mêle indirectement, à ses deux syllabes, le souvenir de la sainte ou, plus exactement, de la demeure paternelle. Le père de Ragenufle s'appelait Ajus ou Aja, d'où *Ajicurtis* (devenu Incourt par mutations successives) ou ferme d'Ajus. On en trouve mention dans un document de 643. C'est là un premier témoignage de l'existence d'Incourt.

Avant cela, le site était déjà occupé depuis très longtemps. « Les lieux-dits de l'endroit, a fait observer André Libioulle, laissent supposer que, dès l'époque romaine, il s'y trouvait des sépultures et des habitations. Aujourd'hui encore, nous trouvons dans le village voisin d'Opprebais les vestiges d'un château romain et, plus au sud, au village de Glimes, un tumulus romain. Ceci tendrait à prouver qu'Incourt possédait une garnison romaine... ».

Ajoutons que la route antéromaine de Nivelles à Cologne via Jodoigne, dont un tronçon est désigné dans le cartulaire de l'abbaye de Villers, comme étant le « chemin du dieu Amand à Longprez ou voye de broude », passait sur le territoire d'Incourt, en bordure du hameau de Longpré et au hameau de Brombais. Jadis très important, ce chemin vit passer maints personnages illustres dont Albert de Stade en 1152 ou un peu avant et l'archevêque colonais, Philippe de Heinsberg en 1183. Nombreux furent les

Le clocher de l'église St-Pierre d'Incourt.

Photo : M. Delmelle.



La chapelle de Ste-Ragenufle.

Photo : M. Delmelle.

pèlerins qui l'empruntèrent, soit pour se rendre à Tongres ou Cologne, soit pour aller prier Sainte-Gertrude à Nivelles, soit pour gagner la lointaine Ville Eternelle. Le 1er mai de chaque année, à Russon (ou *Rutten* en flamand), dans le Limbourg, les pèlerins du « Jeu de Saint-Evermere », chantent le récit de leurs aventures itinérantes évoquant précisément ce vieux chemin qui suit partiellement la route en béton qui relie Incourt à Longueville via Longpré. Ajoutons encore que la route Wavre-Namur via Perwez, construite en 1837, passe, elle aussi, sur le territoire de la localité.

L'abbaye de Villers, nous l'avons signalé, possédait des terres à Incourt où exista, jadis, trois brasseries. On relève, dans l'histoire du village — qui fut, pendant de longues années, un centre assez actif de commerce du lin —, plusieurs dates importantes. En 1036, l'église est reconstruite — il y en avait donc une autre auparavant ! — à l'intervention du conseil des nobles du Brabant qui y installe un chapitre de douze chanoines. En 1079, le 26 novembre, le prince-évêque de Liège, Henri, donne la moitié des revenus de cette même église à l'abbaye de Saint-Laurent. En mai 1226, le duc Henri Ier accorde, aux habitants, les coutumes et libertés des bourgeois de Louvain. En 1245, le chapitre envisage la reconstruction de l'église. En 1305, le 7 février, donation à l'abbaye de Flône. Au mois de mai 1406, Incourt se voit reconnaître le droit de tenir un marché franc le samedi. En 1599, le village est brûlé par des soldats espagnols mutinés. En 1705 et 1706, des combats opposent, dans la région, les troupes de John Churchill, duc de Marlborough, à celles du maréchal de Villeroy et de l'Electeur de Bavière. En 1914, enfin, un engagement se produit, du côté de Sart-Risbart, entre un détachement de cavalerie belge et des Allemands. Ceux-ci pillent quelques maisons. « L'école d'Incourt est en flammes » lisons-nous aux premières pages du journal de campagne : *Jusqu'à l'Yser*, de Max Deauville.

D'un passé dont nous venons d'esquisser rapidement quelques lignes, Incourt a gardé quelques té-



Calvaire adossé au mur de l'église.

Photo : M. Delmelle.

moins ainsi que, comme nous l'avons fait remarquer, un culte, n'ayant rien perdu de sa ferveur, pour la petite vierge née au temps de Dagobert Ier et dont la fête est célébrée le 14 juillet dans le diocèse de Malines-Bruxelles. Notons que le missel de Dom Gérard, moine bénédictin de l'abbaye de Clervaux, signale que « Ses parents élevèrent une chapelle sur sa tombe. Sainte Ragenufle fut choisie comme patronne des chanoines de St-Jacques à Louvain ». L'oratoire actuel, ainsi, aurait eu un prédécesseur.

Edifié sur une source dont l'eau a — paraît-il — un pouvoir miraculeux, l'oratoire actuel se dresse à peu de distance de la route de Wavre à Namur via Perwez et assez loin du centre du village signalé, comme il se doit, par le clocher de son église.

Cette église a succédé à deux ou trois autres sanctuaires dont le premier aurait été édifié au VIIe siècle et le second — ou deuxième, cela dépend — en 1036. Elle porte, au-dessus de son entrée, un chronogramme donnant la date de 1780. Elle est dédiée à Saint-Pierre, possède un beau maître-autel de style Renaissance à colonnes en spirale, quelques tableaux, le reliquaire de Sainte Ragenufle, un vieux confessionnal dont les montants sculptés s'ornent de motifs divers et d'anges présentant certains attributs de la Passion ou le linge de Véronique, et un chemin



Confessionnal de l'église St-Pierre, en chêne du XVIIe siècle.

Photo : A.C.L.

de croix en stuc colorié sans aucun intérêt artistique particulier mais dont les suscriptions racontent, à leur façon, c'est-à-dire au moyen de délicatesse ou d'in memoriam, un peu de l'histoire intime ou, si l'on préfère, familiale du village. Une des stations, par exemple, a été placée à la mémoire de P. François Genotte par sa veuve Joséphe Lambeau. Le même nom de Genotte — nous signalons la chose à un généalogiste de nos connaissances qui, par sa grand-mère maternelle, descend de la famille Genotte ayant eu droit, jadis, à la particule — se trouve sur une des tombes du cimetière. Ce cimetière s'étend à l'ombre du clocher. On y voit, adossés au mur de l'église, un vieux calvaire protégé par un appendice ainsi que quelques vieux monuments funéraires dont les inscriptions ont été partiellement rongées par les intempéries ou sont colmatées par de minuscules cryptogammes.

Le village possède, puisqu'il appartient à la portion hesbignonne ou hesbayenne de la province, d'anciennes fermes vigoureusement plantées dans la terre des labours. Le paysage, animé par les reflets de deux ruisseaux : l'Orbais et le Brombais, est agréablement à l'œil, vallonné et feuillu avec modération. On pourrait lui appliquer ce que Désiré-Joseph d'Orbaix écrivait dans *Le Temps des Coquelicots*, un de ses plus beaux livres : « *Le pays est riche en couleurs, entre les grands horizons bleus; de mars à juin courent des frissons verts à l'infini; bientôt les lins ont du ciel plein les yeux, les trèfles saignent par leurs cœurs écarlates, les betteraves luisent comme un métal poli sous la lumière; et quand les moissons jaunissent, criblées de bleuets, de nielles et de coquelicots, on dirait que tout le soleil est tombé en poudre d'or sur la terre...* ».

Désiré-Joseph d'Orbaix, chantre de la Hesbaye, n'était pas originaire de ce village d'Incourt dont la population comptait 495 âmes en 1815, 765 en 1910, 661 en 1947 et 600 environ aujourd'hui. Il était natif de Thorembais-les-Béguines, une proche agglomération paysanne. Incourt, quant à lui, n'a donné le jour, à notre connaissance, à aucun poète mais il a également sa célébrité, son écrivain : Alphonse Lambillotte. Né en ce lieu le 20 septembre 1867, décédé à Ghlin le 1er mars 1942, il fut professeur à Mons et en quelques autres villes du Hainaut. Essayiste, il se consacra principalement à faire connaître nos Lettres françaises de Belgique. Rien, à Incourt, ne rappelle son souvenir. Incourt n'a de mémoire que pour la petite Ragenufle dont un ange de métal, juché au sommet d'un toit pyramidal en ardoises, semble claironner la gloire à tous vents...

Joseph DELMELLE.

Le couronnement d'un toit à Incourt.

Photo : M. Delmelle.



## LE CENTRE CULTUREL D'INTÉRÊT LOCAL DE TIRLEMONT

(Het Heemkundig Centrum van Tienen)

LES musées sont un élément important dans le système de l'éducation nationale. Ils veulent donner la preuve de l'intérêt que le pays prend aux choses de l'esprit et de l'art du passé.

Le rôle actif des musées répond à une conception moderne d'un certain état de civilisation, c'est-à-dire qu'il n'intéresse pas seulement l'amateur intelligent et l'artiste, mais sert aussi l'homme ignorant, tout en aidant ceux qui se consacrent à la recherche scientifique.

Pour le public des voyages organisés, le musée est une récréation qui suscitera chez quelques-uns la curiosité... et parfois l'émotion.

C'est surtout aux enfants des écoles que le musée rend de grands services. C'est aux enfants qui représentent l'avenir qu'il faut s'adresser si l'on veut relever le niveau culturel d'un peuple.

Tout musée aussi petit qu'il soit peut devenir un centre vivant d'activité en remplissant le rôle d'éducateur qu'il possède en puissance.

Notre petit musée — plutôt centre culturel local — finira par intéresser un nombre de personnes toujours croissant. Rendu à la vie par une activité d'abord modeste il ne reste pas exclu qu'une initiative en engendrera d'autres; par exemple, découvrir des collaborateurs, heureux de se rendre utiles et de trouver un passe-temps agréable; favoriser les dons et les legs — comme ceux qui nous échument des familles Degrez, Marin, Verlat.

Le problème le plus difficile d'un petit musée c'est de ne pouvoir exposer ses collections comme il le faudrait, par manque du matériel qu'exige de nos jours la science muséo-graphique bien comprise. La façon d'exposer les objets particuliers à une région compte beaucoup dans l'attrait qu'exerce sur le public le musée en général.

Les œuvres marquantes et les objets typiques doivent être présentés aux visiteurs avec un maximum d'intérêt. Ils doivent flatter l'œil et instruire, dans l'harmonie (principe d'unité), par l'équilibre (importance de l'objet dans l'ensemble), par le rythme (donner vie à l'ensemble des objets disposés d'une façon agréable).

Nous devons nous contenter, quant à l'embryon de musée que nous allons inaugurer, du matériel que nous possédions.

Il n'est pas exclu qu'un jour nous disposerons d'un local plus adéquat à un vrai musée.

Il s'étendrait en plus large sur le plan culturel en scindant mieux les différents genres de collections en salles particulières à chacune d'elles afin d'éviter l'encombrement qui provoque l'ennui.

Nous y disposerions d'une salle de conférences et de projections qui servirait à des expositions temporaires de tableaux, de sculptures, de dessins, de photographie, de documents et d'archives d'une période de notre histoire.

Les musées dits « d'intérêt local » ont un air de famille.

Pour le visiteur superficiel ils se ressemblent tous. Le musée d'intérêt local a un rôle éducatif à jouer auprès des habitants, en premier lieu auprès de la jeunesse de la localité qui l'abrite.

Il a aussi le devoir d'étendre son action au-delà de la région dont il porte l'empreinte en offrant le plus d'attraits possibles aux visiteurs étrangers. Ces centres culturels dits d'intérêts locaux doivent être une attraction touristique, une réalisation vivante, une source d'avantages matériels pour la population, sans cesser d'exercer une action spirituelle latente. Ces musées embryonnaires, caractéristiques de la petite et moyenne ville, réunissent des objets d'art folkloriques, archéologiques, des pièces de monnaie et d'archives, des plans, des pierres abandonnées, toutes choses nées de son sol, issues des us et coutumes, de son peuple.

Tous ces petits musées ne peuvent prétendre à la perfection ou à l'exceptionnel.

Cependant la rareté de quelques objets, la beauté de quelques œuvres mises en lumière doivent inciter les amateurs à faire la renommée d'un centre culturel d'intérêt local, en dehors des limites locales et régionales.

Nous avons la chance, après tant de déboires subis à travers les siècles d'avoir en nos murs cette fameuse industrie sucrière dont le canard tirlemontois, tenant ferme dans son bec un morceau de sucre (ce qui nous change du corbeau laissant tomber le fromage), est le symbole populaire. Cette usine célèbre reçoit chaque année des milliers de visiteurs dont au moins la moitié profite de l'occasion pour voir les curiosités de la ville.

Nous avons le bonheur, en marge de nos églises sensationnelles, des concerts de carillon remarquables, de pouvoir exposer au public quelques pièces uniques en leur genre. Nous pensons aux trouvailles faites en 1951 dans la tombe d'une dame gallo-romaine; à la statue équestre de Saint-Martin; à la porte aux anges; aux objets de choix provenant de l'ex-Congo Belge, rapportés du XIXe siècle par un Tirlemontois, le Major Degrez, qui y combattit les esclavagistes; au legs de Victoire Verlat consistant en tableaux et souvenirs de son père, l'artiste-peintre anversois Charles Verlat dont la famille résida plus de 200 ans à Tirlemont, du XVIIe à la fin du XIXe siècle; au don de quelques plâtres et d'un marbre que nous ont fait Mme Jacques Marin et Mme Pierre Vermeylen-Marin, en souvenir du sculpteur classique, Jacques Marin, qui fut directeur de l'Académie de dessin de Tirlemont, etc.

L'installation actuelle dans un dortoir de la caserne désaffectée est la troisième du genre : la première eut lieu dans une pièce du premier étage de l'hôtel de ville en 1896, sous la responsabilité de l'architecte Verheyden; la deuxième dans la chapelle désaffectée de l'orphelinat, en 1939, sous l'impulsion enthousiaste de mon prédécesseur Jan Wauters, et qui n'eut qu'une durée de cinq ans à cause des circonstances de la guerre.

Nous avons le ferme espoir d'ouvrir dans quelques mois une deuxième salle qui sera consacrée aux œuvres, souvenirs, autographes d'artistes tirlemontois du passé et du présent.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire..., trop tôt non plus d'ailleurs.

P. DEWALHENS.

20 ans après

## En kayak sur la Senne

« Avec un masque à gaz, sans doute »

C'est ainsi que l'on m'interrogea, ironiquement, un jour que je contais, à des fervents de l'esquimautage et d'autres prouesses de ce genre, nos paisibles promenades sur la rivière bruxelloise.

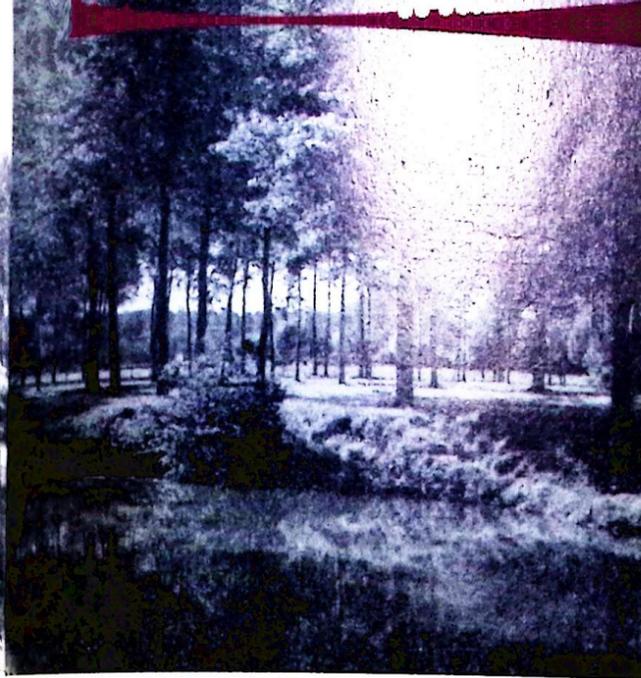
Pas sportive pour un sou, seul l'attrait de l'évasion nous l'avait fait aimer, dès le premier jour.

C'était dans les dernières années de la guerre 1940-45. La mer, interdite par ses champs de mines, les rivières ardennaises, difficilement accessibles, nous avaient orientés vers Droogenbos et Beersel, à moins de dix kilomètres de la capitale. La plupart des usines de la région de Hal étaient en chômage et la rivière, non cristalline pour autant, charriait moins de corps gras, de détritiques et de pestilences, qu'avant et après le conflit.

L'église de Beersel.



La Senne à...



... Droogenbos.

Notre première reconnaissance, pourtant, avait failli mal tourner. Nous avions mis à l'eau notre embarcation, un « Hammer » démontable, en amont des Cartonneries de Droogenbos. Aux abords de la fabrique, quelques gros rats solitaires nageaient paisiblement et, bientôt, les frondaisons des vieux arbres, qui les entourent vers le sud, nous avaient masqué les toitures des ateliers au repos.

Dans le silence rompu, seulement, par le charriement des oiseaux et par le bruit des pagaies au contact de l'eau, sous l'enchevêtrement de verdure profuse dont la sauvagerie nous étonnait, nous voguions dans la partie basse d'un grand parc boisé. À la lisière de celui-ci, après un quart d'heure de navigation en lacets, un paysage des plus typiques nous attendait; celui que les promeneurs venant de la ville, connaissent bien : de grasses prairies bordées de trembles et de saules tardifs et les collines de Beersel émaillées de vergers où Breughel est venu, certainement, chercher des anecdotes pour ses compositions.

C'est d'un pommier chargé de fruits, comme on en trouve dans les tableaux du maître, que l'orage fondit sur nous. Par ce dimanche ensoleillé, le garde-chasse du château voisin, profitant de son congé, faisait la cueillette. Quand il vit, à deux cents mètres de lui, sur les eaux calmes, un kayak bleu ciel apparaître au détour d'une broussaille, son sang ne fit qu'un tour. Abandonnant son panier, dégringolant de son échelle, il se mit à courir dans notre direction, dévalant le coteau, enjambant les clôtures, bondissant par dessus les fossés, gesticulant et brailant ! « Ik ben de garde van het kasteel » furent les premiers mots que nous tirâmes de ses objurgations.

Pagaies à plat sur l'eau, nous étions prêts à lui demander quel mal nous pouvions y faire, quand nous fûmes débarrassés de ce souci par un promeneur qui musardait, un livre à la main, sur un sentier pittoresque longeant la berge. Cet aimable quidam se présenta comme étant le fiancé de la fille du châtelain et, illico, nous invita à poursuivre notre périple dominical, ce dont nous le remercîâmes vivement. À quelques pas derrière lui, l'élan et le souffle coupés, son subalterne, médusé, n'en revenait pas. Nous interrogeant sur la raison de ce zèle intempestif, nous allions faire la constatation, par la suite, que nombreux étaient les amateurs de gibier des environs qui, en quête d'un extra pour leur menu quotidien, posaient des collets au bord du cours d'eau. Cette région isolée, véritable no man's land de 25 à 30 hectares, abrite à foison, en effet : lapins, faisans, poules d'eau, canards sauvages et jusqu'à des hérons.

Après cet incident, qui nous était bénéfique, nous allions poursuivre notre prospection de la rivière, au gré des méandres qui nous ménageaient, sans cesse, la variété de paysages nouveaux et nous amenèrent, bientôt, en vue du célèbre château féodal de Beersel. Sur les prés, si joliment arborés, qui longent le cours d'eau, nous avions été l'objet d'une intense curiosité bovine et chevaline, non moindre que celle des enfants, courant à notre rencontre, dont les parents nous saluaient, amicalement, de la main. Ce jour-là, Droogenbos nous revit au crépuscule mais, plus tard, Beersel devint notre port d'attache. Une maisonnette abandonnée, perchante assez haut dans le village, fut louée et, comme un portage jusqu'à la Senne eût été assez fatigant, le forgeron de l'endroit confectionna,

d'après nos plans, un solide charriot à deux roues basses caoutchoutées, sur lequel nous n'avions qu'à poser notre embarcation pour la véhiculer, sans effort.

Il ne se passa plus, alors, de beaux dimanches d'automne que nous ne fussions à pied-d'œuvre. Par l'autobus conduisant en dix minutes à Uccle-Calevoet, la liaison avec la ville était rapide et nombre d'amis kayakistes et autres furent, fréquemment, de ce circuit nautique Beersel-Droogenbos et retour, qu'une bonne heure suffisait à boucler. Sur l'eau presque étale comme celle d'un lac, le biplace devenait, commodément, un quadriplace et, au sortir du canot, après le périple, nos invités nous faisaient part, volontiers, de leurs impressions ou découvertes.

Le souci majeur du ravitaillement, à cette époque, avait provoqué, chez les uns, la cueillette innocente, mais combien précieuse pour des citadins, de menthe sauvage, de baies de sureau, de mûres de roncier ou de champignons. D'autres, avaient cru reconnaître, dans un rapide envol de canards, une nichée de palmipèdes dont un parent, qui possédait une basse-cour en bordure de la Senne à Cureghem, avait constaté, récemment, la

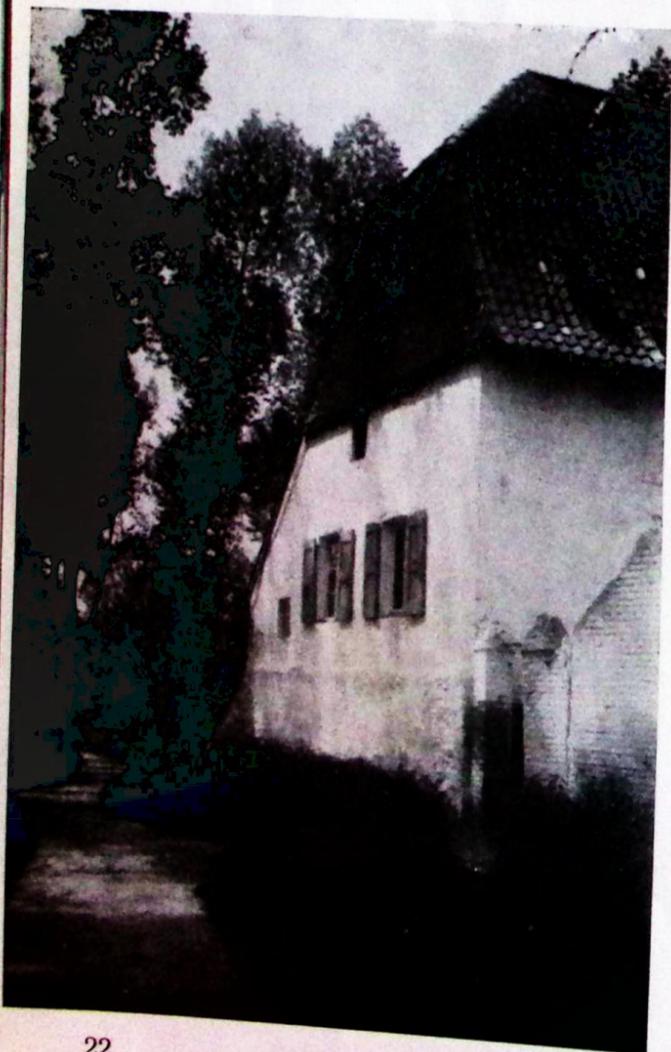
Le manoir de Beersel restauré.



disparition (disparition dans une casserole du voisinage, probablement). Des amateurs de photographie n'avaient eu de regards que pour des contre-jours filtrés par le feuillage des saules et reflétés sur le miroir de la rivière. Des naturalistes, en herbe, s'étaient appliqués à déterminer les caractéristiques de volatiles et d'animaux rencontrés sur l'eau et sur les berges.

Pour notre part, l'animal le plus gros que, très étonnés, nous vîmes, pour la première fois, dans ce milieu aquatique fut un veau de bonne taille qu'une rive élevée, peu solide, avait précipité, jusqu'à mi-corps, dans l'élément liquide. La raideur du talus lui interdisait tout sauvetage par ses propres moyens et c'est, d'un œil morne, qu'il regardait, plein d'envie indubitablement, le groupe de ses congénères occupé à ruminer, à quelques pas de lui, sur le plancher des vaches. Ce soir-là, n'étant que deux dans le canot et non loin de notre point de départ, nous décidâmes de poursuivre notre promenade et d'aviser, par la suite, ce qu'il

Une vieille maison de Drogenbos.



y aurait lieu de faire si nous n'avions pas rencontré, en cours de route, un quelconque paysan que nous pouvions mettre au courant de ce naufrage. Mais c'était, justement, l'ouverture de la kermesse au village et, à notre retour, le quadrupède, toujours immobile dans l'eau sombre, toussait si lamentablement que nous nous résolûmes à l'action. Le sauvetage qui en résulta fut épique ! De prime abord, en nous voyant à ses côtés, dans le dessein de lui passer, sous le ventre, un câble dont nous étions heureusement pourvus, le mastodonte s'ébroua et faillit nous faire chavirer. Sur la terre ferme, ensuite, alors que nous l'y halions de toutes nos forces, plusieurs fois nous faillîmes perdre pied et piquer une tête dans la vase, entraînés par les soubresauts de cette bête de poids que nous invectivions copieusement, et particulièrement de veau mal léché. Sous le dôme glorieux du ciel crépusculaire, un demi-cercle de vaches impassibles nous entourait et semblait prendre grand intérêt à cette opération donquichottesque.

Quelques semaines plus tard, ce fut une vache, meuglant sourdement au ras de l'eau, que nous allions côtoyer, près de la rive gauche, dans une position tout aussi critique. Nous rappelant notre aventure précédente, comme un paysan de Beersel se trouvait dans un champ, à portée de voix, nous lui signalâmes qu'il y avait, non loin de là, une bonne action à accomplir. Il jeta un rapide coup d'œil sur la rivière et sa réponse fut brève « C'est pas une bête de nous autres. » Et il reprit ses occupations, en disant encore : « Ceux de Zuen, on connaît pas ». La nuit était proche. Nous étions aux portes de l'hiver. Tant pis pour la vache ! Pour nous, la saison était finie. Non sans une pointe de regret, cependant.

Avec le printemps de 1944, si chargé d'espoir pour nos compatriotes, nous retrouvâmes, avec joie, notre no man's land du dimanche et ses arbres piquetés de petites feuilles claires argentées. Sur la Senne, le renouveau de la nature se manifestait, comme partout ailleurs. Il fallait voir les évolutions intelligentes des canards sauvages, ayant progéniture, quand apparaissait, sur l'eau, devant eux, notre kayak bleu et argent. Terrorisés par la longue embarcation, douze à dix-huit cannetons minuscules, nageant éperdument, allaient se réfugier sous les grandes herbes de la rive, tandis que leurs parents voletaient, devant nous, en traçant des zigzags et en battant l'eau, bruyamment, de leurs ailes, pour attirer sur eux notre attention. Tout cela, dans un concert de cris, particulièrement sonores, comme on le devine.

A mesure que le temps s'écoulait, malgré le peu d'étendue de nos excursions, en amont et en aval de notre embarcadère, l'attrait de la rivière, sur nos amis et sur nous, ne diminuait guère. Si cela tenait, pour une part, à l'agrément de certaines prairies entourées de bois où l'on pouvait accoster et

pique-niquer dans la solitude la plus complète, cela provenait, aussi, de se trouver si près de Bruxelles, au cœur même d'une région industrielle, où ne se voyait pas la moindre trace de l'occupant, ce qui permettait, à la pensée, d'anticiper sur une liberté entrevue et tant souhaitée. Cet état d'esprit se manifesta, d'ailleurs, d'une façon drôle et curieusement symptomatique quand, le soir, à un tournant de la route, sous l'église de Beersel, alors que, sur le chemin du retour, nous halions notre canot sur roues, un groupe de bruxellois, venu faire la tournée des cabarets de l'endroit, nous aperçut et s'écria : Ils sont là !... Ils débarquent ! C'était ironique, assurément, et même assez grotesque pour nous, mais cela se termina, cependant, ce jour-là, par une évocation de ce qu'on allait pouvoir faire bientôt : un repas breughelien, commémoratif, accompagné de gueuze au raisin et de tartines fleurant le bon fromage, spécialités du pays.

Le « Jour le plus long » n'allait pas tarder à paraître et, après la Libération, nous allâmes, au cours d'un week-end, par la Senne jusqu'à Lot, demander au Chef des troupes anglaises, qui s'y trouvaient cantonnées, de nous prêter deux de ses hommes pour une fête de nuit que nous organisions à l'intention de nos libérateurs. Ces gars sympathiques, qui avaient traversé la Manche dans des conditions particulièrement difficiles, regardèrent notre embarcation avec déférence, mais préférèrent se rendre, à pied, à notre logis où les attendaient des réjouissances, longuement préparées, auxquelles ils firent honneur en dignes fils d'Albion.

Ce fut notre dernier été sur la Senne redevenue, depuis lors, plutôt nauséabonde. Mais, avant notre départ, nous avions eu la satisfaction d'avoir fait école à Beersel, d'une manière assez savoureuse. Les gosses du village, voulant nous imiter, avaient récolté, le long des routes, des jerricanes, vides, abandonnés par les armées victorieuses. Ces flotteurs de fortune, réunis par des cordages et des planches, les mettaient en possession d'un petit radeau personnel, sur la rivière. Un vieux manche à balai, une ou deux planchettes clouées aux extrémités et c'était une godille ou une pagaie. En costume de bain, sur leur frêle esquif, ils organisèrent, bientôt, des joutes se terminant, généralement, par une culbute dans l'eau limoneuse, au grand ébahissement et plaisir des autochtones et des badauds assemblés sur les berges.

Ainsi prirent fin ces manifestations nautiques, et pour cause, dans les basses prairies de Beersel entourées, à nouveau, d'usines en pleine activité.

Marcel ROBERT.

## DOMUS DOMINI (Alseberg)

C'EST la pierre parfaite au sommet de la côte,  
Qui unit le ciel bleu avec le vert des champs;  
Dans ses murs elle abrite un vaste chœur chan-  
[geant  
Du grondement de l'orgue aux notes les plus hautes.

La Mystique Présence y est l'Invisible Hôte;  
L'intérieur baigné d'un divin rayonnement  
Elève notre cœur, de péchés tout tremblant,  
Jusqu'aux pieds de Celui qui pardonne nos fautes.

Et de la sombre crypte au chœur illuminé,  
Et du narthex obscur jusqu'aux arcs ciselés,  
Toute la pierre vibre en fervente oraison :

Oraison du passé qui s'y répète encore,  
Oraison du futur dont nous voyons l'aurore,  
Oraison d'aujourd'hui dans sa gloire sans nom...

G. GROINY.



Gravure en bois d'un dessin d'Emile Puttaert.

# FLEURS et FRUITS du BRABANT



Il est des soirs précieux où les fleurs et les fruits ont une âme. Celui du jeudi 10 septembre dernier, qui écroula ses minutes en la belle salle d'exposition de l'Office provincial des Métiers d'Art, rue Saint-Jean, peut avec autorité prendre place parmi eux.

Le visiteur qui pénètre dans le brillant local ne peut que rêver, en effet, devant les bouquets chatoyants de roses, glaïeuls, dahlias, devant les opulentes grappes de raisin, les savoureuses pêches, poires et pommes, rêver, disons-nous, et refréner aussi l'ardent désir qu'ont les lèvres de répondre à l'appel de l'appétit des yeux...

Seul, un poète bien inspiré pourrait décrire avec bonheur la beauté des vases ornés et des coupes comblées.

Cet harmonieux ensemble est dressé dans un décor agrémenté de tapisseries, de bijoux et bénéficie de la promotion de céramiques, de verreries dues aux meilleurs artistes de notre province.

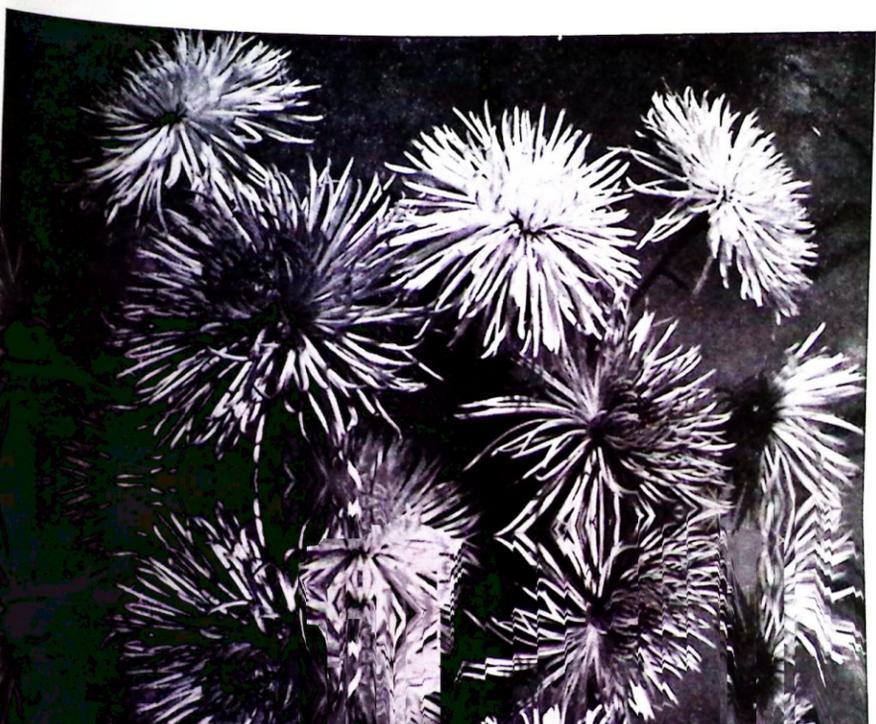
M. Cantillon n'a pas manqué de le souligner dans son allocution de bienvenue lorsqu'il prononça ces mots : « Il existe un authentique art floral belge qui de plus en plus s'attache à favoriser l'union de la céramique et du verre, fleurs imaginées par l'artisan rejoignant la fleur et le fruit vivants cultivés avec un soin jaloux par les écoles d'horticulture de la province ».

Le gouverneur de la province M. de Néeff rehausait de sa présence la cérémonie d'inauguration de l'exposition à laquelle assistaient notamment M. Cappuyns, vice-gouverneur, M. De Valkeneer, du cabinet du Roi, MM. les bourgmestres Williot (Schaerbeek), Wielemans (Forest), Swartenbroeks (Koekelberg), Beauthier (Ganshoren) et Vandervaeren (Hoeilaart), les députés permanents Van Bever, Malherbe, Courdent, Courtoy et Rowie, le colonel Pairon, commandant de la province, Kestelin, greffier provincial, Loncin, directeur au Ministère des Affaires économiques, Chantren, directeur de la Foire internationale, De Gryse, commissaire en chef, des dirigeants de l'Office national des débouchés agricoles et horticoles, de la Halle des Producteurs et des différentes Ecoles provinciales d'horticulture, etc.

Photos :  
M. Hombroeck.



M. Cantillon, député permanent, président de la Commission d'agriculture, félicite les organisateurs.



# RÉFLEXIONS autour d'un Socle

EN 1947, Paul Dresse, l'actuel animateur de la revue « Audace », publiait un recueil de poèmes « Socles dans Bruxelles ». Ce fut sa façon de s'en aller ainsi tirer la barbe à certaines statues et son chapeau à d'autres...

De monarques en parlementaires, d'hommes d'Etat en savants, le narquois poète ne pouvait s'empêcher de clore sa statuaire promenade par la rue de l'Etuve.

L'ouvrage, sans être mis en librairie, fut offert aux adeptes d'une institution aujourd'hui défunte car les choses de l'esprit ont souvent la vie moins longue que le bronze. Il n'eut donc qu'une diffusion assez confidentielle, rehaussé qu'il fut d'excellents dessins de Lucien De Roeck.

Récemment, flânant dans ce vieux Bruxelles au-delà de la rue du Lombard, les vers de Paul Dresse me revenaient à la mémoire. Ce premier quatrain :

*Enfant de Bruxelles  
Mon plaisant mignon,  
Ta gaité ruisselle,  
Ruisselle à bouillons !*

Et cet autre :

*Elève ta fraîche  
Aspersion d'Or  
Jusqu'à cette flèche  
Où Satan se tord.*

Paul Dresse me pardonnera bien de m'être servi de lui — demi-spadois, pour un spadois qui s'est plu à aimer Bruxelles. Je songeais à ses vers en cherchant ce qui reste encore du parfum de ses vieilles rues, rejoignant pour les commander, ce carrefour considéré par d'aucuns comme un des points névralgiques du Bruxelles d'hier, d'aujourd'hui et de de-



Gala  
don du roi Louis XV.

Marquis  
XVIII<sup>me</sup> siècle.

main. Point névralgique né d'une boutade : celle de Duquesnoy. Cette œuvre baptisée naguère le petit Julien, n'est-elle point toujours vénérée, sous ce vocable, par les Bruxellois de vieille souche

Quoi de plus innocent que l'enfant, même dans l'indécence ? Il fut — disent certains — un temps où de bonnes âmes trouvaient cela choquant. Nous n'en sommes heureusement plus là ! Pourquoi des gens voulurent-ils jadis se montrer plus catholiques que le pape alors qu'il suffisait d'interroger les stalles de la cathédrale de Tolède pour y découvrir, par douzaines, parmi les curieuses incrustations des sièges où siégeaient les chanoines, des personnages rapelant étrangement, par leur patiente et spontanée fonction, le plus vieux bourgeois de Bruxelles.

Dieu seul sait si notre facétieux sculpteur ne s'inspira point d'eux pour unir, à l'abri de toute domination, la terre brabançonne à la terre ibérique !

A ceux qui s'indigneraient encore — mais se pourrait-il qu'il en fût — je ne leur suggérerai jamais de passer par Amalfi. Après avoir longé cette admirable corniche méditerranéenne, ils y apercevraient une fontaine — combien charmante — où une sirène jette volontiers de l'eau par les mamelles. Peut-on s'imaginer qu'il puisse y avoir eu de tels pudibonds ? Dénigrer le petit Julien serait méconnaître totalement son symbole. Ce serait ne point voir en lui l'expression même de l'esprit frondeur du Bruxellois.

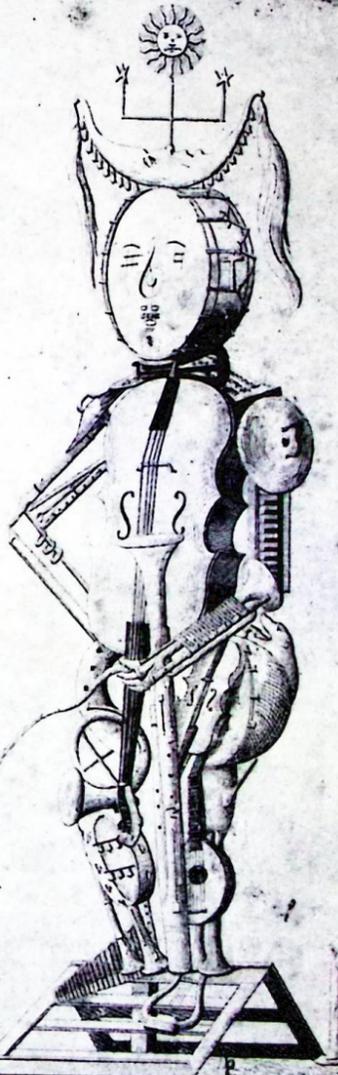
Peu de villes possèdent, à mes yeux, au rayon de l'humour, un tel point d'attraction. Peut-être est-il le seul coin d'Europe qui fasse naître le rire chez tout qui vient le contempler. Bonne humeur née de son approche et parfois aussi — cela soit dit sans roserie — un brin de désillusion. A chacun de nous l'occasion ne fut-elle pas donnée d'entendre les ré-

flexions un tantinet désabusées de charmantes touristes surprises de n'apercevoir qu'un si discret et si mignon diminutif ?

Mais l'art ne se mesure pas à la taille et le gamin de Duquesnoy est précisément précieux parce qu'il n'a pas outrepassé les droits que lui accordait la plus élémentaire décence.

Ce qui l'est moins, c'est la façon dont on le traite parfois à l'étranger. Ainsi, il y a quelques mois, cha-

Manneken-Pis Memnon.



MANNEKEN-PIS MEMNON.

Ne pensons plus aux feux dont sur les boulevards,  
Je promets autrefois d'enchanter vos regards,  
Ici plus d'artifice, accourez tous par bandes,  
Sous moi rassemblez-vous harmonieusement  
Vos oreilles sont assez grandes,  
Pour me tenir lieu de bassin.



Manneken-Pis  
est  
attractif.

Dessin de  
J.-B. Madou.



Manneken-Pis en Goguette  
à la kermesse de Bruxelles.

Un de nous a pu voir à l'écran de la télévision française, lors d'une émission du journal télévisé, le citoyen de la rue de l'Étuve à l'heure où on le paraît d'un de ses innombrables costumes. Tout cela était parfait mais le commentaire l'était moins, celui-ci nous apprenant qu'à l'approche des beaux jours, Manneken-Pis revêtait traditionnellement sa parure d'été. Fallait-il donc être naïf ou mal informé, surtout à l'égard des téléspectateurs belges !

Cette réflexion en amène une autre, à propos de sa garde-robe. Loin de nous l'intention de critiquer cette tradition, de bannir cette formule. Nous n'irons

pas jusque là. Mais encore ne faudrait-il pas exagérer. Certes, le fait d'offrir un costume, voire un attribut quelconque au plus vieux bourgeois de Bruxelles se traduit-il toujours par un hommage à notre capitale. La chose en soi est infiniment sympathique. Certains de ces hommages furent d'ailleurs particulièrement émouvants. Encore faudrait-il ne pas dépasser certaines limites, sans quoi on ferait de cette tradition une assez lamentable banalité !

Si tout était permis, on risquerait fort de voir la moindre société folklorique du pays ou d'autres lieux animée du désir d'accroître sa garde-robe. Pour finir, il faudrait l'un des palais du Centenaire pour l'abriter. N'exagérons pas ! Que dirait-on, par exemple, si demain les blousons noirs, si les Rockets et les Mots estimaient qu'eux aussi puissent solliciter la faveur de doter l'audacieux gamin bruxellois d'un tout en cuir ou d'un casque digne de leur turbulente et inconcevable jeunesse. Mais nous pouvons dormir tranquille, nous savons que les édiles bruxellois auront soin de limiter de trop fréquents et parfois insolites projets.

Autour du socle, je songeais aussi à l'initiative du bourgmestre Adolphe Max, lorsqu'en 1920, il offrit à l'Alsace ou plus précisément à Colmar, une réplique du plus vieux bourgeois. Certes, ce geste inspira par ceux qu'on appelait alors les trois mousquetaires du Pourquoï-Pas voulait-il, par la voix du premier magistrat bruxellois, dire l'admiration de la capitale pour ce pays de résistance. Mais allez le voir au chef-lieu du Haut-Rhin. La réplique est fidèle certes. Elle n'exprime rien car il lui manque le climat et l'esprit.

Je crois savoir — sans pouvoir en dresser la liste — que d'autres Manneken-Pis arrosent ça et là un petit coin du monde. Tout compte fait et tout sentimentalisme mis à part, d'aucuns souhaiteraient l'abandon d'une telle formule. Peut-on leur donner tort ? Pourquoi transposer ou déplacer ce que Bruxelles peut se féliciter d'être seule à posséder ? A notre époque de tourisme à outrance, c'est à Bruxelles seulement qu'il faut venir le voir.

A l'ombre d'une des plus belles flèches du monde, et rien que là, il y aura toujours un gamin frondeur pour prolonger l'esprit d'une capitale, allant comme son plus vieux citoyen, contre vent et marée, vers son avenir et, dans l'Europe qui se forge, vers son destin.

Peut-être pourrait-il, ce gamin, avoir pour « protecteurs » les régions susceptibles de lui fournir de quoi remplacer parfois l'eau du Bocq, s'il dispense celle-là, par des breuvages plus tentants ? Il débiterait naguère du Beaujolais... Or, du chianti à la pils tchécoslovaque, du liebfraumilch au scotch, on pourrait dresser une liste imposante de breuvages et tous les mercredis par exemple, sous le signe de la bourse, offrir cette dégustation hebdomadaire à ceux qui se laisseraient tenter...

Malheureusement, pas question de vodka ou de whisky entre autres alcools fameux. Il faudrait faire comprendre à la Pologne et à l'Ecosse qu'un certain M. Vanderveelde a solidement attaché son nom à une interdiction qui ne date pas d'hier. Manneken-Pis, dans sa splendeur bronzée, en parfait citoyen respectueux des lois, serait certes le dernier à enfreindre celle qui nous occupe.

Et d'ailleurs ne vaut-il pas mieux qu'à l'angle de la rue de l'Étuve, soit claire l'eau née de son geste rituel puis qu'on voulut qu'il l'utilisât pour sa perpétuelle signature.

Georges DOPAGNE.

## Sainte Ursule et sa légende

Le calendrier rappelle, à la date du 21 octobre, la fête de sainte Ursule, patronne des couturières, des institutrices et des vieilles demoiselles, qui subit le martyre à Cologne.

Sa mort, comme bien l'on pense, a fait couler beaucoup d'encre et fut l'objet de vives controverses dans les temps passés.

D'après la légende originaire, Ursule, fille d'un chef breton, ou du roi de Cornouailles, aurait été demandée en mariage par Conan, autre chef breton et délégué de l'empereur romain Maxime qui régna en Gaule et en Espagne.

Conan envoya des députés au père de la jeune fille, qui s'était converti au christianisme. Ces députés avaient été chargés de ramener autant d'épouses qu'ils pourraient pour les lieutenants bretons de leur chef. Ils furent bien reçus et s'embarquèrent à Londres avec Ursule et ses compagnes, à destination de l'Armorique. Une tempête se leva, fit dériver la flotte jusqu'à l'embouchure du Rhin. Ensuite les bateaux descendirent le fleuve jusqu'à la hauteur de Cologne. Les Huns, qui faisaient campagne pour l'empereur romain Gratien contre Maxime, apercevant les Bretons les attaquèrent et voulurent faire violence aux jeunes filles. La princesse Ursule, ayant demandé à ses compagnes de souffrir plutôt la mort que le déshonneur, les barbares les massacrèrent toutes. Certains écrivains ont excellé dans la description du carnage fait par les Huns dans la plaine de Cologne.

« Les Huns entourent la plaine, et font retentir les airs de cris de rage et de hurlements affreux. A un signal donné, de leurs arcs partent mille flèches aiguës qui sèment la mort au milieu des martyres. Les saintes vierges tombent comme des fleurs embaumées sous une aveugle faucille, des ruisseaux d'un sang précieux arrosent la terre. Puis les bourreaux, poussant leurs chevaux sur ces corps expirants, achèvent avec leurs longues épées les victimes qu'anime encore un reste de vie; ils brisent les têtes, fendent les corps, hachent les bras et les jambes, et font partout un affreux carnage. »

Dans son livre intitulé : « Le martyre de sainte Ursule et de ses onze mille vierges », l'abbé Beetemé a décrit de façon pathétique la fin de l'héroïque Bretonne :

« Repoussé, Attila ne peut contenir sa rage et son désespoir. D'un regard plein de feu, il fait signe à un de ses soldats. Aussitôt celui-ci tend son arc et décoche une flèche sur Ursule.

« Le trait manque le but et va se fixer au bras droit de la courageuse vierge. Le sang ruisselle et va tacher la blanche hermine de celle qui s'offre, reine et vierge, au saint martyr. Une seconde flèche se prépare; Ursule offre sa poitrine au barbare et lève les yeux au ciel, comme pour y prendre son vol. Prompte comme l'éclair, la flèche va droit au cœur de la vierge. Ursule s'affaisse et rend l'âme avec un angélique sourire.

« La reine de cette armée brillante de pureté (ainsi finit la pieuse légende), tomba sur les cadavres de ses compagnes, comme une perle divine, et purifiée dans les flots de son sang, comme dans un second baptême, elle s'envola, la couronne sur la tête, vers le palais céleste. »

Les différents épisodes du martyre de la sainte, que le pinceau magique de Memling a fait revivre

sur le célèbre reliquaire appelé la « Chasse de sainte Ursule » qui se trouve à l'Hôpital Saint-Jean, à Bruges, sont pathétiques à souhait.

La légende de sainte Ursule a été transformée par des écrivains catholiques.

C'est ainsi qu'une passion légendaire du IXe siècle a fait d'Ursule la fille d'un roi de la Bretagne insulaire, envoyée sur le continent pour épouser un prince païen, et qui après un pèlerinage à Rome avec onze mille vierges, converties à la foi chrétienne, serait venue à Cologne assiégée par les Huns et après avoir vu périr ses compagnes aurait été massacrée elle-même pour avoir refusé d'épouser Attila.

Il a été insisté aussi sur les honneurs funèbres rendus aux martyrs, dont on enveloppa les corps dans les étoffes et les habilllements les plus précieux, conformément aux anciennes prescriptions de l'Eglise, qui défendait d'enterrer un martyr sans l'avoir préalablement revêtu d'une robe blanche ou pourpre. Les uns furent déposés dans la soie, d'autres dans les étoffes tissées d'or et d'argent, d'autres enfin dans de la toile fine.

On rechercha alors les plus marquantes d'entre les martyres, pour les déposer dans ces grands cercueils en pierre dont on voit un grand nombre au-dessus du sol dans l'église de Sainte-Ursule. A côté de leurs corps, on déposa des tablettes de plomb ou de marbre, portant les noms des personnes qu'on avait pu reconnaître avec certitude. Cependant, la plupart des martyres furent mises en terre sans cercueil dans des tombes creusées dans le sol de la vaste plaine.

On avait eu soin de compter les corps. On trouva qu'il y en avait environ onze mille.

Ce nombre de onze mille, précisément parce qu'il est si extraordinairement grand, a été plus d'une fois combattu et de différentes manières. Était-il si difficile de compter onze mille personnes du sexe dans une ville comme Cologne, dont la population était accrue alors par les réfugiés bretons, et les fugitifs des campagnes; et auxquels il faut joindre les jeunes filles que les Huns avaient enlevées dans les Gaules ? répliquèrent des écrivains catholiques qui estimaient que le chiffre donné par beaucoup de documents leur paraissait incontestable.

En Belgique, grand nombre de monastères et d'églises prétendaient posséder un et même plusieurs corps de ces martyres.

L'abbaye de Saint-Martin, à Tournai, par exemple, se glorifiait d'avoir les corps des « capitaines », Honorée et Florinne; l'église de Saint-Waudru, celui de sainte Nostre. L'abbaye de Grimbergen possédait quatre de ces corps; l'abbaye de Villers, quatorze têtes, l'abbaye d'Orval, douze crânes et trois chasses remplies d'ossements.

L'abbaye de Marchienne se disait en possession non seulement des corps des saintes Félicité et Victrine, compagnes de sainte Ursule, mais aussi de celui de sainte Cordule, qui s'était cachée dans un navire pour échapper au martyr. Mais le lendemain, se repentant d'avoir montré si peu de courage, elle se livra elle-même au bourreau et fut décapitée.

Signalons, toutefois, que la critique prétendit, de son côté, avoir trouvé dans un ancien martyrologe : « Sanctae Ursula et Undecimilla, virgines martyres », ce qui réduisait les onze mille vierges à une seule, nommée Undecimilla.

*En flânant à Bruxelles...*

## LE MUSÉE DE LA DYNASTIE

UN beau jour, pour des raisons d'études, j'ai découvert le Musée de la Dynastie. Rien ne laissait supposer que j'y retournerais encore maintes fois par la suite...

Ce Musée est installé dans un hôtel de la rue Bréderode, où se situe également l'entrée arrière du palais Royal. Cette rue calme et parfois même déserte, semble être un peu la cause du peu d'attraction qu'exerce sur le grand public ce Musée qui mérite bien une visite...

L'historique de l'hôtel même est assez intéressant. Lorsqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, furent commencés les travaux d'aménagement du Parc d'après les plans de Zimmer, ils étaient dirigés par un certain Baudour, inspecteur du Parc et des Bâtiments Royaux. Ce même personnage était également, comme il résulte de plusieurs actes, directeur de la machine hydraulique de St-Josse-ten-Noode.

C'est à titre de sa haute et précieuse fonction que le gouvernement l'installa dans un hôtel de la rue Verte, comme se nommait alors la rue Bréderode (1).

Dans un acte plus récent, nous apprenons néanmoins que la maison lui a été fournie avec les murs nus, et M. Baudour énumère en détail tous les aménagements qu'il a apportés à ses frais : boiseries, cheminées, glaces, trumeaux, tablettes des fenêtres, etc. Il est donc très probable que la plupart des boiseries qui ornent actuellement l'hôtel, datent de cette époque. Notons cependant qu'on

ajouta par la suite un second étage à la construction primitive.

Lors de l'occupation française, on permit à Baudour de rester dans sa maison, encore grâce à sa précieuse fonction — mais et cela à partir du 16 germinal, an 4, moyennant une location de 300 florins par an. Il n'en jouira pas longtemps, car un an plus tard, nous la trouvons occupée par « Mercier Pétronille, veuve Baudour, petite rentière ».

On retrouve cette dernière au recensement de 1802. Mais elle a loué une partie de l'hôtel à M. Charles De Brouckère, 45 ans juge au Tribunal Départemental, qui l'occupe avec son épouse De Stoop Charlotte, trois fils et deux filles.

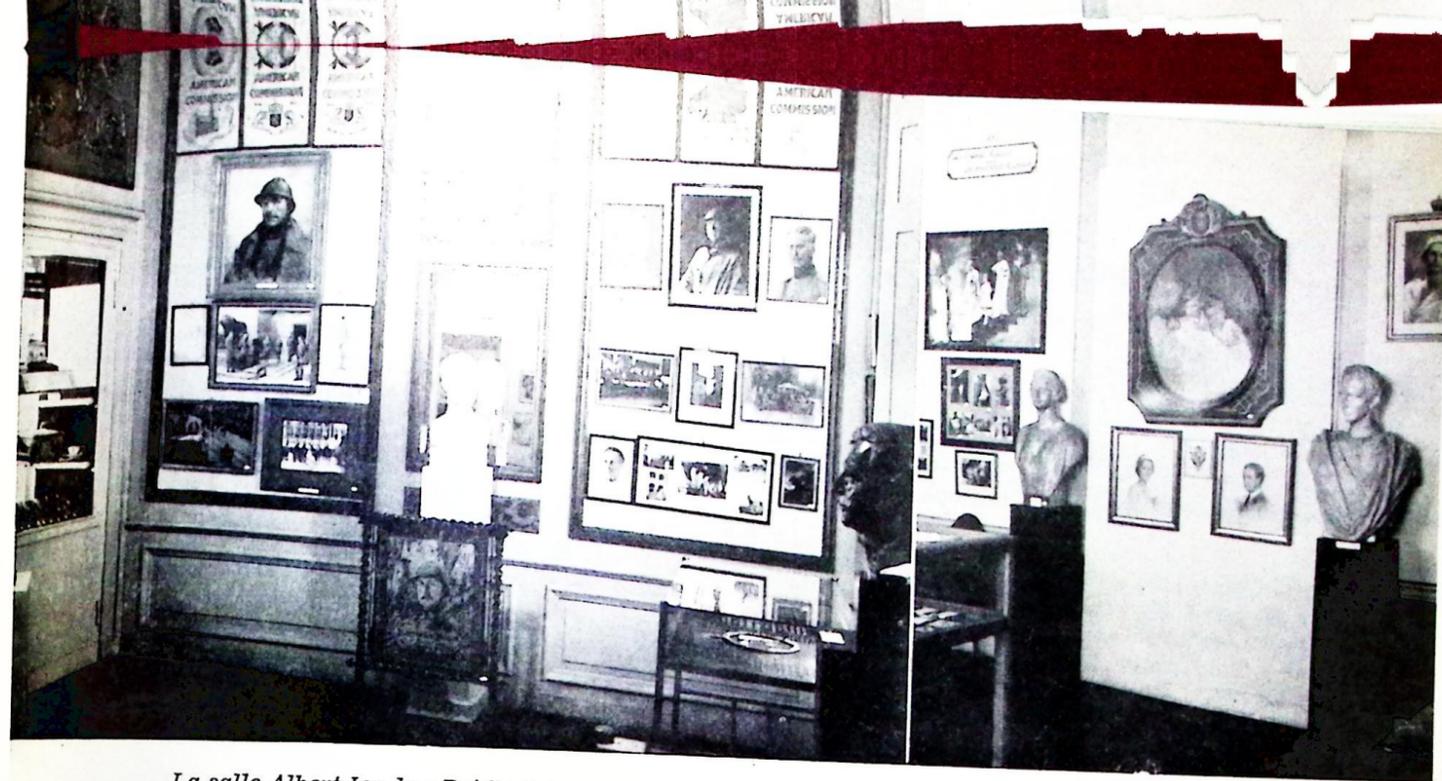
Charles de Brouckère était considéré, sous l'ancien régime, comme un juriconsulte distingué. En 1796, il avait refusé les fonctions judiciaires que

(1) Les Archives de la Ville de Bruxelles possèdent un très beau plan établissant le projet d'urbanisation du quartier de la « Cour Brûlée ». Sur ce plan, l'emplacement de l'actuelle rue Bréderode est occupé par des jardins et des champs. On y voit aussi « un jeu de balle » ou « Kaatsspel » dont il est question dans un des actes de vente, comme jouxtant l'hôtel.

Peu après, une rue apparaît sur ces terrains, sous le nom de « ruelle du Duc » reliant la rue de Namur aux remparts.

En 1779, elle porte le nom de « rue Verte » qu'elle conservera jusqu'au 17 juin 1851, date à laquelle, par arrêté du « collège » elle devient rue Bréderode (Notes du chevalier A. de Selliers de Moranville).

*Le Salon d'honneur du Musée de la Dynastie, rue de Bréderode, a conservé son mobilier d'époque et ses tapisseries de fines soieries (XVIII<sup>e</sup> siècle).*



*La salle Albert Ier, le « Roi-Soldat », contient beaucoup de souvenirs militaires.*

*La salle Léopold III et Reine Astrid.*

lui offrait le gouvernement républicain. Il se rallia plus tard au nouveau régime, car il participa en 1800 à la reconstitution de la Société Littéraire que le Directoire avait supprimée, et accepta les fonctions de juge au Tribunal départemental. Il devint par la suite Auditeur au Conseil d'Etat, Membre de la Députation de la Lys au Corps Législatif et Président de la Cour Impériale de Bruxelles.

Le 1<sup>er</sup> mai 1815, on le retrouve membre de la Cour Supérieure de Justice et Conseiller privé du roi Guillaume I<sup>er</sup>.

En 1812 la famille de Brouckère occupe seule l'immeuble.

Le recensement cite notamment un fils, Charles, âgé de 16 ans.

C'est sans aucun doute celui qui deviendra Bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860 (né 1795 - décédé en 1860).

En 1816 nous trouvons l'hôtel occupé par le ménage Deroisin-Bauval, avocat général de la Cour Supérieure, né à Bruges comme l'épouse de

Charles de Brouckère, dont il était vraisemblablement le beau-frère.

Par après, à une date que nous n'avons pas pu préciser, l'hôtel est loué par J. Ferdinand E., Comte d'Oultremont, Chambellan de S.M. le roi Guillaume I, époux de Isabelle-Charlotte Bonham, qui l'achète le 14 avril 1826 à la Veuve Baudour, demeurant à Bruxelles rue de la Madeleine, 8<sup>me</sup> Wijk N° 112. L'Hôtel est dit tenant de deux côtés au terrain et bâtiment de l'ancien jeu de Balle.

L'hôtel fut également habité par la sœur du Comte d'Oultremont, la Comtesse Henriette. Ancienne Dame d'Honneur de la Reine des Pays-Bas, elle épousa le 16 février 1841 Guillaume I qui abdiqua et se retira de la vie publique sous le nom de Comte de Nassau.

Après la mort du Comte Ferdinand d'Oultremont, l'hôtel fut racheté le 7 août 1872 par sa fille, la Comtesse van den BOSSCHE, Dame d'honneur de la Comtesse de Flandre, qui le céda le 1<sup>er</sup> juillet 1882 à la Comtesse de Merode, épou-

*Un regard sur la salle consacrée au roi Léopold II.*

*A gauche : un coin aménagé en souvenir du jeune prince Baudouin, mort à l'âge de 10 ans.*

*A droite : un rappel glorieux de la politique coloniale du grand Roi.*





*Salle Léopold Ier.*

*A gauche : une vitrine contenant des objets folkloriques sur lesquels figure l'image du couple royal.*

*A droite : gravures se rapportant à la vie mondaine de la capitale.*

se du Comte John d'Oultremont, Adjudant du Palais et, par la suite, Grand Maréchal de la Cour du roi Léopold II. Le fils de ce dernier, le Comte Guy d'Oultremont, qui habita l'hôtel avec sa mère fut lui aussi, Maréchal de la Cour du roi Albert.

La Comtesse John d'Oultremont et son fils étant décédés, l'hôtel fut vendu et racheté par la Donation Royale après la guerre 1940-1945. Ce fut enfin la « Donation Royale » qui mit l'immeuble à la disposition du jeune Musée de la Dynastie.

Lorsqu'en 1952, sous l'impulsion du Baron de Cuvelier, l'idée de créer un Musée de la Dynastie prit forme, ce fut là qu'il s'installa. Car le Musée de la Dynastie n'est pas un musée de l'Etat, mais une organisation née au sein de l'ancienne Association « Les Admirateurs de Léopold II ».

Le point de départ pour la création de ce musée fut une exposition — bien réussie d'ailleurs — organisée en 1950.

A partir de 1954, ce fut le Chevalier de Selliers de Moranville qui prit la direction de cette œuvre patriotique, et c'est grâce à lui que nous connaissons aujourd'hui « Le Musée » tel qu'il est.

Le hall et le grand vestibule avec l'escalier d'honneur sont comme une introduction, les bustes des Rois et de quelques membres de la famille royale accueillent les visiteurs. Les murs sont tapissés de drapeaux, d'armes et de quelques vitrines.

Une attention toute spéciale a été réservée à la présentation de la révolution de 1830, dont une très grande documentation iconographique s'étale autour d'une carte du Parc de Bruxelles.

*La salle Baudouin.*



Ici, figurent aussi les portraits de membres du gouvernement provisoire, des différents candidats à notre trône, et du Régent.

Deux salles sont consacrées à la personne de Léopold I. C'est ainsi qu'on fait d'abord la connaissance du Prince de Saxe-Cobourg-Gotha et de sa famille puis de sa vie en Angleterre et de sa première épouse, la Princesse Charlotte de Wales.

Plus loin, l'attention est attirée par l'iconographie relative à son inauguration comme Roi des Belges, son mariage avec la Princesse Louise-Marie d'Orléans, ainsi que sa participation à la vie publique, tant militaire, civile que folklorique. Une vitrine entière a été réservée à la Princesse Charlotte, la malheureuse Impératrice de Mexique.

Pour nous rendre à la « Salle Léopold II », nous traversons le Grand salon, qui constitue, sans nul doute, — avec le bureau du Président — une des pièces de l'hôtel qui a conservé entièrement ses boiseries d'antan.

Ce salon est décoré de fort beaux tableaux, ainsi que d'objets précieux provenant de diverses collections. Bornons-nous à signaler la pendule avec la statuette de la reine Louise-Marie, qui est de toute beauté et extrêmement rare.

Le mobilier qui se trouve dans ce salon provient en grande partie de l'ancienne villa royale d'Ostende. C'est à peu près tout ce qui reste de ce mobilier, après les jours de mai 1940.

Les collections présentées dans les deux locaux consacrés à notre deuxième souverain, sont trop importantes pour les résumer en quelques lignes. A côté des gravures et des portraits peints, on relève les premières photos. A remarquer les souvenirs de la Reine Marie-Henriette, rassemblés ici. Le coin qui a été aménagé en souvenir du jeune Prince Baudouin, mort à l'âge de 10 ans, apparaît émouvant.

Dans une vitrine spéciale, signalons la présence d'objets, d'aspect personnel, provenant surtout des dons de S.A.I. le Prince Napoléon Bonaparte (fils du Prince Victor-Napoléon et de la Princesse Clémentine).

En guise d'introduction à la « salle Albert I » on a fort bien aménagé le petit palier entre la « salle Léopold II » et la salle attenante, de sorte que nous y voyons maints souvenirs des parents du roi Albert. Ces quelques souvenirs nous permettent de parfaire nos connaissances au sujet de ces deux Princes, qui ont mené une vie assez effacée.

Pénétrons dans la « salle Albert I ». Il va de soi que dans la salle dédiée au souvenir du « Roi-Soldat » nous retrouvons surtout des souvenirs militaires. Mais à côté de cela, figurent également ses dessins de jeunesse, les souvenirs d'une famille heureuse.

La poignée de l'épée qui, en 1915, fut offerte

au Roi Albert par la ville de Paris, provoque l'admiration générale.

Un local a été spécialement aménagé pour exposer les multiples décorations et ordres dont le Roi était porteur. Il s'agit ici d'une collection unique, non seulement plusieurs des ordres exposés ici n'existent plus, mais même certains des pays qui les décernèrent ont cessé d'exister.

Nous espérons consacrer, plus tard, un article aux différents ordres et décorations qui font la fierté du musée de la Dynastie.

Une deuxième vitrine contient des médailles et des cadeaux offerts à nos souverains, immédiatement après la guerre de 1914-18. Ces deux collections ont été mises en dépôt par S.M. la Reine Elisabeth.

Ici, nous pourrions citer encore bien d'autres objets, mais en bas nous attend un passé plus récent : les salles « Léopold III » et « Baudouin ». Une attention toute particulière a été réservée à la vie militaire du Roi Léopold, et nous pouvons facilement suivre — grâce aux nombreuses photographies — sa carrière militaire depuis l'Yser jusqu'à la « campagne des 18 jours ».

Mais à côté de tant de souvenirs militaires, nous retrouvons également le sourire de la Reine Astrid, les photos des enfants royaux. Hélas nous apercevons aussi des souvenirs d'un deuil, qui brusquement frappe la Famille Royale et avec elle tout le pays...

D'autre part, nous revivons les journées heureuses des mariages princiers de la Princesse Joséphine-Charlotte et du Prince Albert, et tout le faste du mariage royal.

Les numismates, eux, seront ravis de voir dans plusieurs vitrines des médailles et des monnaies frappées lors de l'un ou l'autre événement mémorable.

Cette description est trop courte pour être complète. Des dizaines d'objets sont dignes d'intérêt et chaque vitrine peut recéler une surprise. Sans parler enfin de la bibliothèque qui contient une documentation extrêmement riche et qui peut être consultée sur demande.

Le musée de la Dynastie n'est pas un « musée mort » bien au contraire. Il devient parfois un lieu de rencontre des numismates de la capitale et les philatélistes s'y donnent rendez-vous soit pour une exposition, soit pour un « cachet du premier jour ». Parfois nous croisons dans les couloirs des militaires et parfois aussi résonnent dans les salles les voix vives des écolières de l'une ou l'autre école de la ville ou de la campagne.

Sous l'égide du Chevalier de Selliers de Moranville, le Musée de la Dynastie est devenu un musée digne de votre visite.

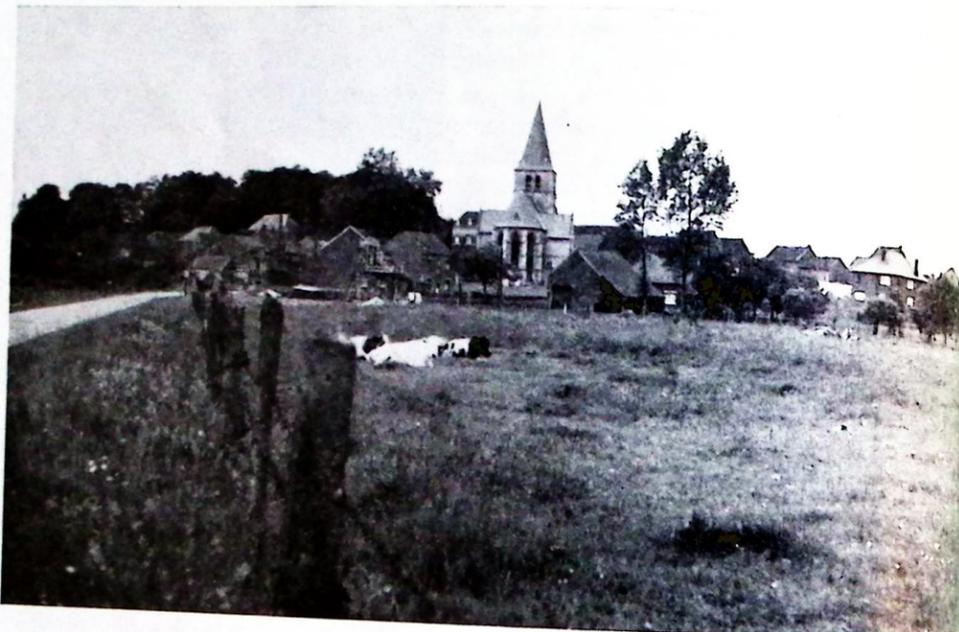
E. OP DE BEECK.

# Rode-Sainte-Agathe la rustique

Rode-Sainte-Agathe est un petit village dont on ne parle guère et dont il y a cependant beaucoup à dire.

Le nom même de cette agglomération paysanne mérite l'attention. Nombre de localités de toute importance ont, dans leur appellation, le mot « rode » dont l'équivalent wallon est « sart », prononcé différemment selon les régions. Il y a, outre Rode-Saint-Pierre, Nieuwenrode, Gelrode, Attenrode, Baasrode... comme il y a, dans les cantons de l'est, Almeroth, Elcheroth ou Welkenraat et Hergenraat et, en Wallonie, Rixensart, Maransart, Profondsart, Rofessart, Tangissart, Sart - Dames - Avelines, Moulinsart, Sars-la-Bruyère, Sart-lez-Spa, Sart-Saint-Laurent, Longsart, Lodelinsart, Lambusart, Cul-des-Sarts, Botassart, Tangissart-Laroche et, aussi, Roux, Liroux, Cérroux-Mousty, Le Rœulx, Melreux, Familleureux... car le « rode » germanique s'est quelquefois métamorphosé, dans la partie romane du pays, en « roulx » ou en « reux ».

Le mot, intervenant dans de très nombreux toponymes, vient du german « rode » dont l'équivalent latin est « sartum » qui signifie « endroit défriché ». Les villes, villages et hameaux portant un nom dans lequel on le rencontre ont été établis, ainsi, en des lieux défrichés ou essartés de bonne heure (essarter, selon le dictionnaire Larousse, signifie : arracher les bois et les épines, arracher les broussailles après déboisement). Nos provinces, pendant de longs siècles, bien avant l'occupation romaine, étaient couvertes de forêts, de taillis, de broussailles qui, le sédentarisme s'étant substitué peu à peu au nomadisme, devaient être rognés par l'homme s'étant aperçu que la culture pouvait lui procurer la nourriture qu'il ne demandait, auparavant, qu'à la chasse et aux bontés de la nature sauvage.



Vue générale du petit village dont on ne parle guère...

Rode-Sainte-Agathe, ainsi, sur base de la toponymie, paraît avoir une origine très ancienne. Un fait au moins corrobore la chose et c'est la découverte, en ce lieu, d'antiquités romaines. Peut-être y eut-il, en ce site rustique, une de ces belles maisons harmonieuses qu'on appelait « villas » !

On chercherait en vain, aujourd'hui, une quelconque trace de l'antique présence romaine. Près de vingt siècles se sont écoulés depuis lors. Les générations ont succédé aux générations et chacune d'entre elles a estompé, à son insu, le souvenir d'un passé lointain. A présent, tout est effacé.

Oui, sans doute, tout est effacé. Pourtant, une chose subsiste, conséquence d'événements qui se sont déroulés il y a de nombreux siècles. Cette chose, c'est la langue. Comment se fait-il que les gens de Rode patoisent en flamand alors que ceux du village voisin de Néthen s'entretennent en wallon ?

Nous sommes, ici, sur la marche thioise du Brabant, à la frontière des langues. « La première fois que je fus à Rhode-Sainte-Agathe, écrivait Pierre Nothomb aux pages de son livre sur *Le Sens du Pays - Cités et Sites de Belgique*, sorti en 1930 à l'enseignement de la Librairie nationale d'Art et d'Histoire, je cherchai à discerner physiquement la frontière linguistique. Le lieu me paraissait singulièrement propice à l'étude de celle-ci. Je savais en effet que c'est à peu près le seul endroit où elle coïncide avec un trait précis du paysage. Or, je ne vis, en descendant

La Dyle y serpente.  
(Photo : Michel Delmelle)



vers la Vieille Maison, que la grande plaine d'herbages au bord de laquelle elle se penche, immense prairie basse qu'encadrent des collines vertes. La Dyle séparatrice y serpente, vraiment invisible. Si bien que cet espace vide semble un peu, malgré sa gaieté, une sorte de « no mans land » entre les deux langues... ».

Toujours dans le même chapitre, intitulé *Terre de Conciliation* et dédié à Pierre Malou, Pierre Nothomb brosse un tableau de la localité « cossue et bien sage » où « les champs s'étagent bien rangés par derrière les maisons carrées, les routes vont raisonnablement vers des butts bien choisis, des couvents ouvrent en éventail, au milieu d'arbres régulièrement plantés, les richesses de leurs bâtiments rustiques, et vers le sommet miroitent, éblouissantes, les serres à raisins forcés : non pas les ceps nouveaux et noirs avec leurs aigres vrilles jaunes, liés par de vieux clous au mur rôti qui s'effrite, vignes des jardins du Midi, de la Meuse, de la Moselle et du vieux presbytère wallon; mais les plants domestiques aux grappes gonflées, qu'un riche Américain, dans un palace de Bruxelles, savourera en les soupesant, et qu'on aura formées en aidant méthodiquement la nature par le soleil distillé et le charbon des calorifères, triomphe parfait du capitalisme maraîcher... ».

Plus loin encore, avec le lyrisme qui le caractérise, Pierre Nothomb célébrait la rivière : « Admirons la Dyle qui fend avec allégresse et bruit la plaine paisible. Elle a si profondément creusé son lit dans la terre qu'à dix mètres on ne la voit pas, on ne l'entend pas. Mais quand on a atteint sa course qui tourbillonne, rivière modeste et vigoureuse, on ne la quitte pas volontiers. Suivons-la. Le sentier est d'ailleurs charmant, le long de la berge. Les herbes hautes sont pleines de fleurs blanches et de fleurs d'or, les jolies collines, à droite et à gauche du large val, prennent à chaque instant un aspect nouveau... ».

C'est à Pierre Malou, nous l'avons signalé, que Pierre Nothomb dédiait ses pages rodiennes. Et, Pierre Malou, c'est la Vieille Maison, une demeure d'allure seigneuriale défendue par un parc forestier suivi d'une série d'étangs de création artificielle — il y en a sept au total, couvrant ensemble une superficie de 33 hectares — dont le premier a été aménagé à la veille de la dernière guerre mondiale et s'étend sur 7 hectares. Ces étangs de Floss forment la réserve ornithologique du Groot Broeck et sont alimentés par un ruisseau courant parallèlement à la Dyle et se jetant dans celle-ci près de Weert-Saint-Georges. Ils ont été créés dans une cuvette naturelle qui, envahie par les joncs et les prêles, était submergée

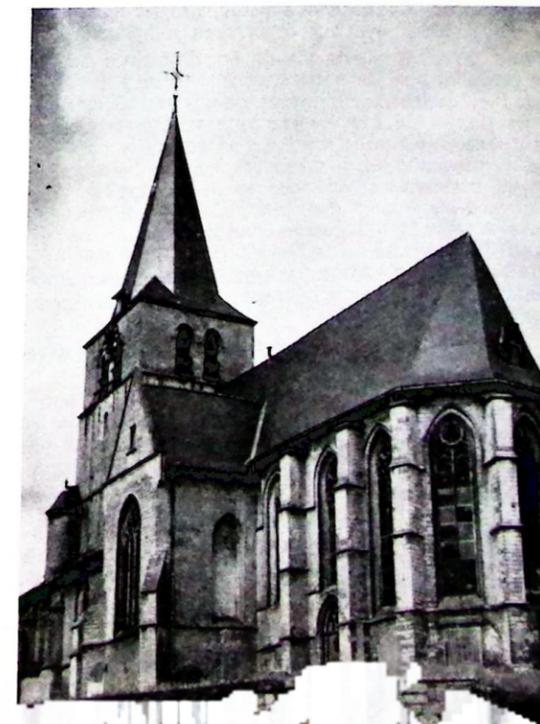
Les saules montent la garde le long d'un chemin.  
(Photo : Michel Delmelle.)



La « Vieille Maison » de Pierre Malou.

par les eaux en différentes époques de l'année, surtout en hiver. Ces étangs, qui forment un site absolument remarquable (mais privé), offrent un vif intérêt. On y pratique la pisciculture et une faune ailée digne d'une particulière attention trouve là, dans la végétation riveraine, un calme refuge. « Les colverts nichent en nombre, ainsi que foulques, sarcelles et poules d'eau, notait — en 1956 — un ornithologue se doublant d'un grand artiste : Harold Herberigs. Il est probable que le rare rôle de genêts nidifie dans cette vallée. Différents nids de bécassines ont été relevés, ainsi que depuis cette année la nidification du vanneau. Fait remarquable : nous avons pu visiter l'emplacement d'un nid qu'un couple de cygnes avait construit en cet endroit... Nous avons observé en avril dernier une aigrette blanche, observation assez rare pour mériter ici une place spéciale. Parmi les migrateurs, signalons : le cygne de Bewick et le cygne chanteur. Lors des inondations stru-

L'église de style gothique rayonnant.





L'arbre de la liberté.

(Photo : Michel Delmelle.)

tégiques (en 1940) des centaines de cygnes avaient séjourné durant des semaines à cet endroit... ».

Le Groot Broeck accueille, pour des laps de temps très inégaux, quantité d'oiseaux : souchets, pilets, siffleurs, sarcelles d'hiver, tadornes, morillons, milouins, garrots, harles, cormorans, grèbes à cou noir, castagneux, etc. Harold Herberigs ajoutait : « Les chevaliers peuplent ce site et des passages considérables de bécassines, de barges ont été signalés. La présence, diverses fois contrôlée, de guifettes noirâtres, laisse espérer que ces oiseaux pourraient se reproduire en cet endroit. Signalons que nous avons observé l'ibis falcinelle et qu'ainsi se trouve réunie une série d'observations tout à fait remarquable. Le busard des marais visite souvent ces lieux. Nous pouvons espérer sa nidification... ».

Tout ceci, les précisions de l'ornithologue comme les réflexions et les notes descriptives de Pierre Nothomb, témoignent de l'intérêt que présente, à différents points de vue, le rustique village brabançon de Rode-Saint-Agathe, centre d'un certain « capitalisme maraicher », et, par ailleurs, coin de belle nature grâce, notamment, au ruisseau de la Marbaise, qui alimente les étangs dont nous avons parlé, et à la Dyle. A cette Dyle sinieuse et profonde qui progresse sans hâte comme sans lenteur vers le rendez-vous que lui fixe la Lasne et que veillent de hauts arbres abritant des nids en écheveaux ou des saules à grosses têtes branchues...

A côté de ces prestiges naturels, Rode en possède d'autres dont il convient de dire un mot.

Parlons tout d'abord de l'église, élément essentiel du trésor légué par les générations passées aux villageois d'aujourd'hui. Cette église domine, de sa massive tour à trois étages et à clocher hexagonal, les maisons de cette localité d'un millier d'habitants. De style gothique rayonnant, l'édifice, construit en pierre — une pierre aux jolis tons de grisaille —, date du XIII<sup>e</sup> siècle mais n'a pas traversé les siècles sans dommages, ce qui se remarque notamment aux vitraux, et a subi quelques restaurations. C'est un

magnifique morceau d'architecture qui mérite d'être détaillé à loisir. L'intérieur du sanctuaire ne contient pas d'œuvres d'art d'un intérêt très spécial. Il faut cependant signaler l'existence d'élégants lambris, d'un joli buffet d'orgues et de plusieurs losanges obituaires.

L'église, selon la coutume rurale — une coutume disparue en maints endroits —, veille sur un cimetière dont l'entrée est ou, plutôt, était défendue par une grille en fer forgé soutenue par deux solides piliers circulaires surmontés chacun d'une urne ou vase de pierre. Les piliers subsistent. La grille a été enlevée, peut-être provisoirement. Ajoutons, afin de faire écho à certain des propos de Pierre Nothomb, que les tombes du cimetière portent, pour la majorité, des inscriptions rédigées en flamand. Toutefois, quelques-unes de ces inscriptions sont libellées en français. Telle celle figurant sur le dossier de l'humble monument érigé sur l'emplacement où a été enterrée une personne native de Néthen ayant terminé ses années à Rode.

Près de l'entrée du cimetière, à l'extérieur de celui-ci, se dresse un majestueux platane qui, fait à mentionner, a été planté par les patriotes de 1830. On sait quel a été le sort de nombreux « arbres de la liberté » — de celui de Bruxelles, qui s'élevait jadis au centre de la Place Royale, en particulier — ayant été plantés, avec les solennités d'usage, au lendemain de la révolution belge. Plus heureux que beaucoup de ses semblables, celui de Rode est toujours là, solide, géant, offrant son vieux tronc à une petite chapelle, une niche de bois, occupée par une statuette de la Vierge, et protégeant, de ses branches noueuses, la stèle élevée à la mémoire des soldats morts pour la patrie.

Il y a, en outre, de vieilles maisons, le couvent auquel Pierre Nothomb faisait allusion, quelques fermes et tout un réseau de petits chemins pavés qui s'en vont dans la campagne, vers d'autres maisons, vers d'autres fermes, vers des serres vitrées, et que bordent des haies d'où s'échappent parfois quelques poules, ou des saules, ou de hautes graminées, ou un fossé, ou un ruisseau, ou la rivière qui s'éloigne, en murmurant sa chanson, en suivant sa pente, vers son millénaire et toujours même destin...

Jean CETTE.

Un rustique « estaminet ».

(Photo : Michel Delmelle.)



## NOS CONFÉRENCES D'HIVER

19 octobre 1964  
de 12 h 30 à 13 h 30

« HOMMES ET PAYSAGES DE TURQUIE », par Pierre Willemart, archéologue, conférencier à Connaissance du Monde.

12 novembre 1964  
à 20 heures

« BRETAGNE, CŒUR DE GRANIT SUR FOND DE MER », par G. Dopagne, président de l'Association des Ecrivains Belges.

23 novembre 1964  
de 12 h 30 à 13 h 30

« LE BOURBONNAIS », door E. Op De Beeck, voorzitter van het Willemsfonds — afdeling Aarschot. (Dégustation de vins offerts par le Comité belge de propagande en faveur du bon vin de France.)

14 décembre 1964  
de 12 h 30 à 13 h 30

« OMBRIE, VERTE PROVINCE AU CŒUR DE L'ITALIE », par Christian Briade, secrétaire de Rédaction au Touring Club Royal de Belgique.

11 janvier 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

21 janvier 1965  
à 20 heures

« LACS ET PAYSAGES ALPESTRES DE BAVIERE ET D'AUTRICHE », par René Briade, rédacteur en chef de la revue « Partir ».

8 février 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« LA GROTTTE DE LASCAUX », par Fernand Liégeois, membre de la Société française d'archéologie.

8 mars 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).  
2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (Ste.-Goedelekerk, door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brussel.

17 mars 1965  
à 20 heures

« DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.

5 avril 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

Buffet : 12 heures.



# CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

## OCTOBRE

- 1 BRUXELLES : Musée Charlier, 16, avenue des Arts (St-Josse-ten-Noode). Rétrospective J.-B. Madou.

En semaine, tous les jours, de 10 à 17 h, sauf le jeudi. Le mercredi de 10 à 17 h et de 19 à 21 h. Le dimanche, de 10 à 13 h. Ouverture jusqu'au 18 octobre.

Les dessins et les lithographies de Madou représentent des aspects de son temps, esquissés au jour le jour; par contre, les aquarelles et surtout ses tableaux, évoquent des scènes du XVIII<sup>e</sup> siècle, du moins en ce qui concerne les costumes et le cadre, mais les personnages sont croqués d'un crayon si vif que l'on peut parier presque à coup sûr que leurs gestes, leurs attitudes, ont été pris au vol, dans l'entourage de Madou, à la rue, partout où le mouvement sollicitait son attention toujours en éveil.

BRUXELLES : Palais des Congrès. Exposition : « La Norvège, art et maison » jusqu'au 27 septembre).

MONTAIGU (Scherpenheuvel) : Pèlerinages à Notre-Dame (jusqu'au 8 novembre).

LOUVAIN (Hôtel de Ville) : Exposition « Leuvens Verleden », consacré au passé de la ville, depuis les premiers siècles avant notre ère jusqu'au temps révolutionnaire de 1789 à 1836 (ouverte jusqu'au 18 octobre).

- 2, 3, 4, 5 NIVELLES : Exposition nationale d'horticulture sur le thème : « Féeries d'automne » dans le cadre du cloître roman et des salons de l'Hôtel de Ville.

2 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean. Exposition de tapisseries. Manufacture Chaudoir.

3 BRUXELLES : Place du Jeu de Balle, à 10 h 30, traditionnelle bénédiction des animaux, par M. le curé de la paroisse N.-D. Immaculée.

4 BRUXELLES : Commune libre de la Marolle. Réjouissances multiples dans le quartier.

BRUXELLES : Cathédrale Saint-Michel. A l'occasion de la Fête de St-Michel, Concert Spirituel avec la participation de plusieurs chorales, e.a. le « Collegium Musicum » de la Cathédrale. Œuvres polyphoniques, baroques, modernes (20 heures).

- 4 HAL : Grand Tour de Notre-Dame de Hal (à 14 heures).

NIVELLES : « Tour de Sainte-Gertrude ». Départ à 6 h 45 du matin pour arriver à l'église à 15 heures. Foire commerciale d'automne. Sortie des géants de Nivelles. XX<sup>e</sup> anniversaire du corps musical : Festival de la « Marche à travers les âges ».

- 5 BRUXELLES : Cathédrale Saint-Michel. Concert Spirituel avec la participation de l'orchestre et des chœurs de la B.R.T. : Requiem, Mozart; Stabat, Mater, Pergolesi.

5 DILBEEK : Grande foire annuelle de toutes les races de bétail et de produits horticoles et agricoles.

- 10 BRUXELLES (Palais du Centenaire) : 35<sup>e</sup> Salon de l'Alimentation et des Arts ménagers (jusqu'au dimanche 25 octobre).

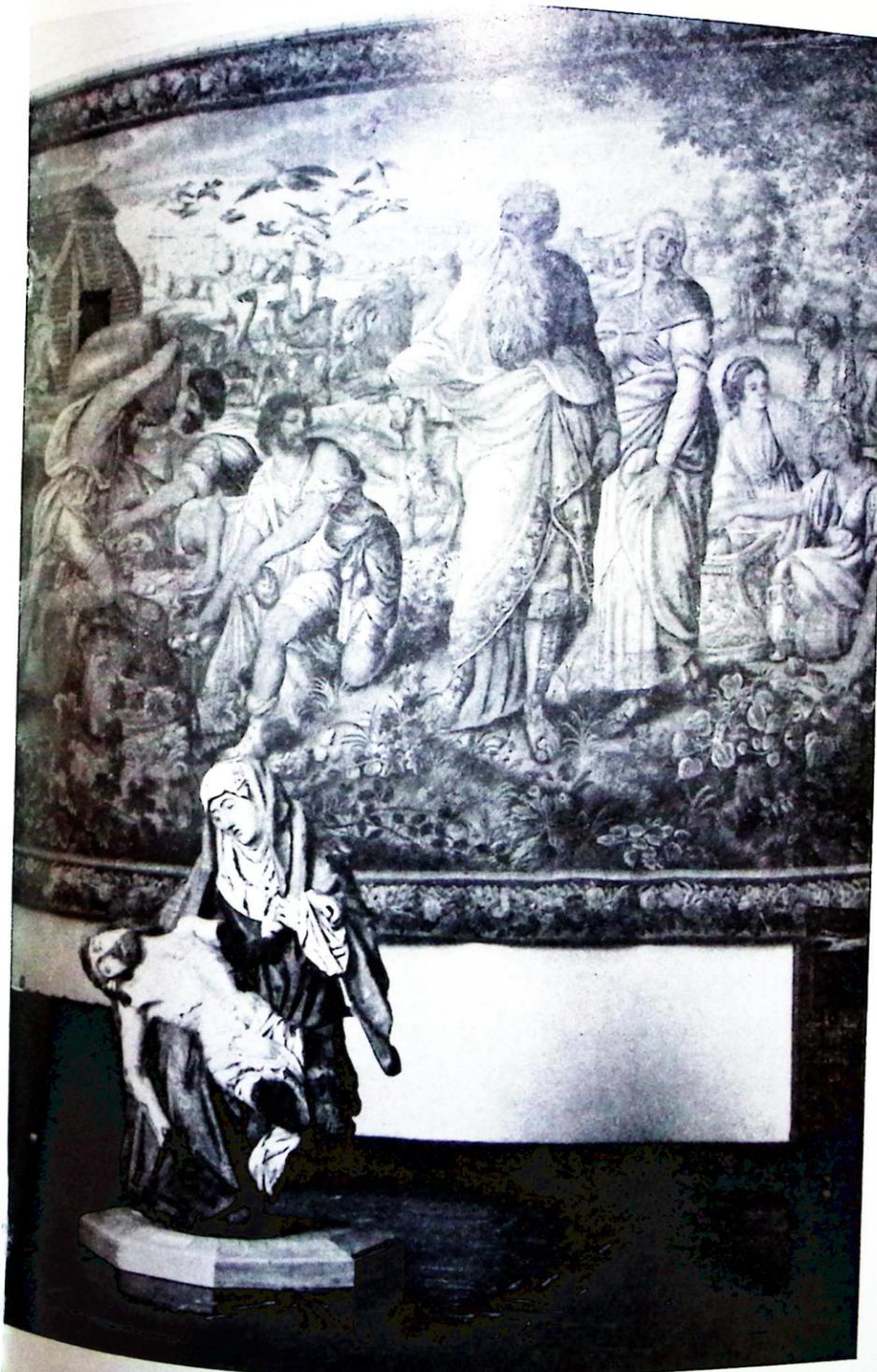
12 FOREST (Place St-Denis et abords) : Foire aux chevaux et au bétail. Exposition d'horticulture, fruits, légumes.

- 22 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean. Exposition : « Les Emaux » de Pierre Vinck (jusqu'au 6 novembre).

24 BRUXELLES : Palais des Congrès. Exposition d'art de la province de Brabant. Une partie de cette exposition est réservée à l'architecture. (Présentation de photos ou de maquettes d'œuvres réalisées au cours des cinq dernières années.)

- 26 BRUXELLES : « Quatorzième Semaine internationale du Film de Tourisme et de Folklore de Bruxelles », organisée par le Comité du Cidalc, par le Commissariat Général du Tourisme et par le Ministère de l'Education nationale et de la Culture en la salle Benelux du palais des Congrès (du 26 au 30 octobre).

BRUXELLES : Cathédrale Saint-Michel. Concert Spirituel par le « Rottweiler Münster-sängerknaben » : Palestrina, Kranich, Reger, etc. (20 heures).

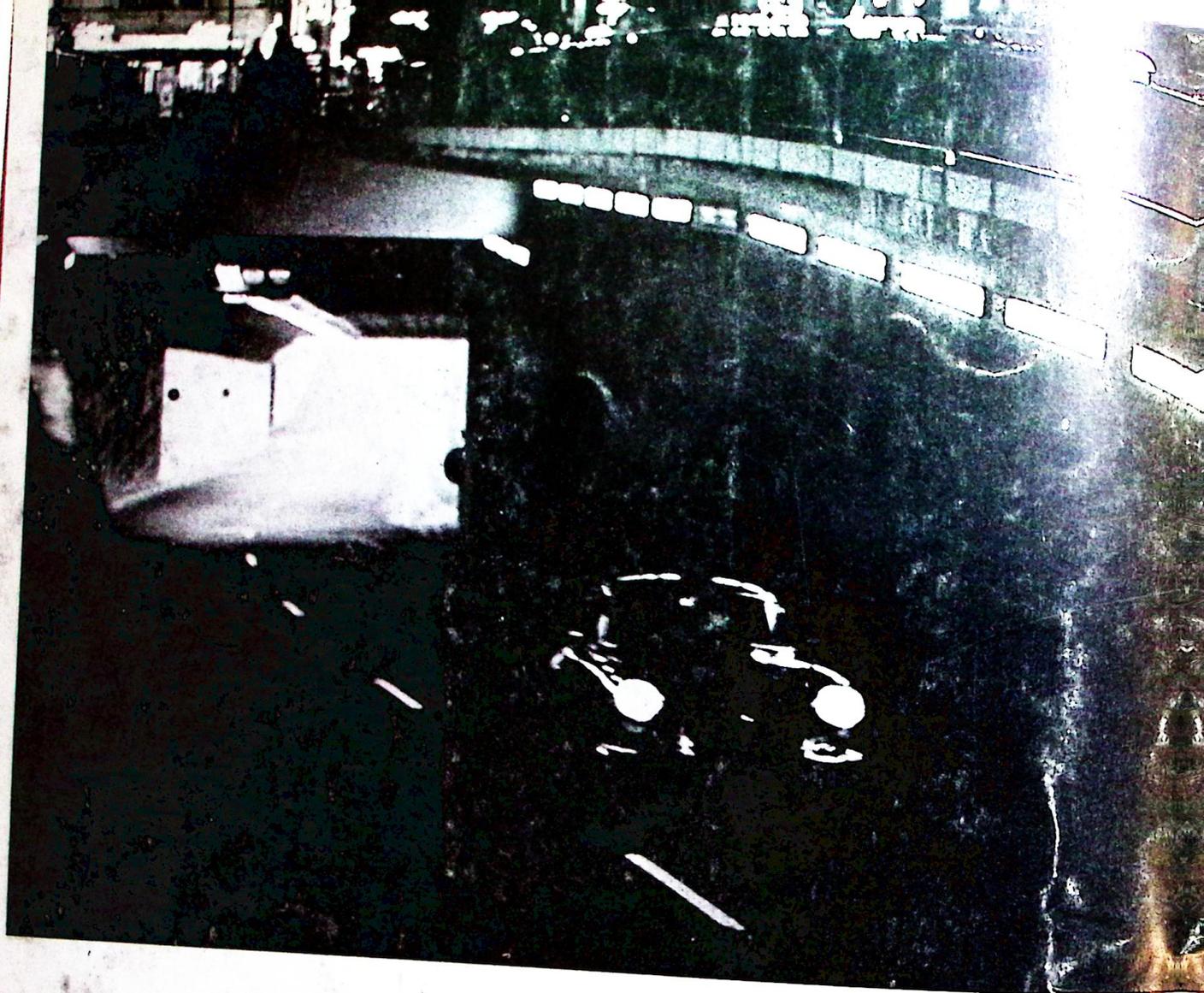


Ils pourront y contempler notamment une Vierge de piété en chêne polychrome du XV<sup>e</sup> siècle, se détachant sur une Tapisserie de Bruxelles (XVI<sup>e</sup> siècle) attribuée à Michel Coxcie et représentant Noé et sa famille qui se préparent à entrer dans l'arche.

Impr. LIELENS - Bruxelles

LES touristes qui se rendront le dimanche 4 octobre à Nivelles, pour assister au passage du « Tour de Sainte-Gertrude », auront également l'occasion de consacrer quelques temps à une visite du Musée Archéologique (29, rue de Bruxelles) qui est ouvert de 9 h 30 à 12 h et de 14 à 17 heures, tous les jours, les mardis exceptés.

2



« Contre-Bande ».  
Place Poelaert, Bruxelles.

Photos primées au Concours  
« Le Brabant » du S.I.  
d'Ixelles.

« Batelage »  
Quai de Binstock,  
Bruxelles.

